This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

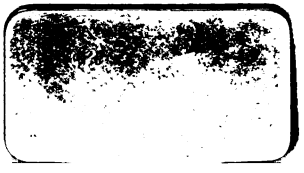
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3902



LE

DUC DE LAUZUN.

B. Clarke, Printer, Well-Street, Cripplegate.

LE

DUC DE LAUZUN,

POUR SERVIR DE SUITE A L'HISTOIRE

DE LA DUCHESSE DE LA VALLIERE,

PAR MAD. DE GENLIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,
REIMPRIMÉ A LONDRES,
POUR H. COLBURN, CONDUIT-STREET,
NEW BOND-STREET.

1808.

AVANT - PROPOS.

DEPUIS quelque temps nous avons vu paroître plusieurs Romans historiques, et il semble que le goût du Public favorise ce genre, qui permet de représenter en beau un personnage déjà célèbre, ou du moins connu, et qui ne nous en rapporte que les sortes de foiblesses que nous sommes disposés à excuser.

Le nom de Monsieur de Lauzun n'est point étranger à ceux qui connoissent le siècle de Louis XIV, sa vie n'offre point de vide, et il a souvent fixé sur lui l'attention

générale, par des événemens qui sont encore aujourd'hui un objet digne de notre curiosité.

Favori de Louis, admis dans sa plus intime familiarité, l'ambition de ce Courtisan ne fut trompée qu'une fois, et il osa offenser le Monarque le plus absolu et le plus jaloux de son autorité ! Monsieur de Lauzun est jeté dans la Bastille, et ses ennemis même l'avoient oublié, quand tout d'un coup il reparut à la Cour, à côté de son Souverain, et dans une faveur dont on n'avoit point eu d'idée jusqu'à lui, car il obtint la permission d'épouser la plus proche parente du Roi ; il fut préféré à des souverains par la

Princesse la plus vaine, la plus fière. La manière dont madame de Sévigné raconte la nouvelle de ce mariage, fait encore partager la surprise où il jeta tous les esprits.

" Je vais vous mander, écrit-" elle à M. de Coulanges, la chose " la plus surprenante, la plus mer-" veilleuse, la plus miraculeuse, " la plus triomphante, la plus " étourdissante, la plus inouie, " la plus singulière, la plus ex-" traordinaire, la plus incroyable, " la plus imprévue, la plus grande, " la plus petite, la plus rare, la " plus commune, la plus écla-" tante, la plus secrète jusqu'au-" jourd'hui, la plus brillante, la

" plus digne d'envie. Une chose " que nous ne saurions croire à " Paris; comment la croiriez-vous " en Province? Une chose qui se " fera dimanche, où ceux qui le " verront n'en croiront pas leurs " yeux; une chose qui se fera " dimanche, et qui ne sera peut-" être pas faite lundi. Je ne puis " vous la dire, devinez-la"

Après quelques plaisanteries, elle continue: " He bien! il faut " donc vous la dire. Monsieur de " Lauzun épouse dimanche au " Louvre; devinez qui? je vous " le donne en quatre, je vous le " donne en six, je vous le donne " en cent. Voilà, dit madame de

" Coulanges, qui est bien difficile
" à deviner; c'est madame de la
" Vallière, point du tout; c'est
" donc mademoiselle de Retz,
" point du tout; vous êtes bien
" provinciale. Ah! vraiment nous
" sommes bien simples, dites-
" vous, c'est mademoiselle de
" Crequy. Vous n'y êtes point. Il
" faut donc à la fin vous le dire;
" il épouse dimanche au Louvre,
" avec la permission du Roi, Ma-
" demoiselle.... Mademoiselle, la
" grande Mademoiselle, Made-
" moiselle, fille de feu Monsieur,
" Mademoiselle, petite-fille de
" Henri IV, mademoiselle d'Eu,
" mademoiselle de Dombes,

" Mademoiselle de Montpensier,
" mademoiselle d'Orléans, Made-
" moiselle, cousine-germaine du
" Roi, Mademoiselle, le seul parti
" qui fût digne de Monsieur.
" Voilà un beau sujet de s'écrier,
" etc. etc. etc."

Une vie aussi féconde en événemens que celle du duc de Lauzun, auroit dû être écrite par un historien de son siècle; l'originalité piquante de son caractère et de son esprit ne pouvoit être peinte avec succès que par un écrivain contemporain; tous ceux qui en parlent n'en citent que les faits principaux. Le duc de Saint-Simon est le seul qui entre dans quelques

détaila; " Monsieur de Lauzun
" avoit comme usurpé, dit-il
" dans ses Mémoires, le droit de
" tout dire et de tout faire sans
" que qui que ce fût osât s'en
" fâcher;" à l'appui de cela, il rapporte une anecdote assez plaisante. " Le Roi devoit passer en
" revue les dragons; Monsieur de
" Lauzun rencontre deux jours
" auparavant le Colonel-Général,
" et lui demande avec l'air de
" bonté, de douceur, et de sim-
" plicité qu'il prenoit presque tou-
" jours, s'il avoit songé à tout ce
" qu'il lui falloit pour saluer le
" Roi à la tête de ses dragons: là-
" dessus le Colonel entre dans les

" détails de l'habit, du cheval, de
" l'équipage, etc. etc. Monsieur
" de Lauzun approuve tout; mais
" le chapeau, lui dit enfin le
" Duc, vous n'en parlez point.
" — Je compte avoir un bon-
" net. — Un bonnet? y pen-
" sez-vous, un bonnet! cela
" est bon pour les autres; mais
" le Colonel-Général avoir un
" bonnet! Monsieur le Comte,
" c'est impossible. — Comment
" donc, expliquez-vous de grace.
" Le Duc se fit long-temps pres-
" ser, en répondant qu'il étoit sûr
" que le Colonel étoit mieux in-
" struit qu'il ne le vouloit paroître;
" enfin vaincu par ses prières, il

" lui dit: Je ne veux pas vous
" laisser commettre une aussi
" lourde faute, la charge de Co-
" lonel-Général des dragons a été
" créée pour moi, j'en connois
" toutes les distinctions, et une
" des principales est lorsque le
" Roi passe en revue les dragons,
" d'avoir un chapeau gris. Le Co-
" lonel surpris avoue son igno-
" rance, et dans l'effroi de la
" sottise qu'il alloit faire, il se
" répand en actions des graces, et
" rentre chez lui pour envoyer un
" de ses gens à Paris lui apporter
" un chapeau gris.

" Le Duc de Lauzun avoit eu
" soin de donner cette instruction

" au Colonel, de manière à n'être
" entendu de personne, et il se
" doutoit bien que, honteux de
" son ignorance, il ne s'en van-
" teroit point. Le matin de la
" revue, j'allai au lever du Roi,
" dit M. de Saint-Simon, et j'y
" vis Monsieur de Lauzun y de-
" meurer contre sa coutume;
" comme il avoit ses grandes en-
" trées, il sortoit toujours lorsque
" les autres courtisans étoient in-
" troduits. J'y vis aussi le Colonel
" avec un chapeau gris, une
" plume noire, et une grosse
" cocarde; cela me parut extraor-
" dinaire, et la couleur du cha-
" peau que le Roi avoit en aver-

" sion, et que personne ne por-
" toit plus depuis bien des années,
" me frappa, car le Colonel etoit
" presque vis-à-vis de moi, et Mon-
" sieur de Lauzun assez près de lui,
" mais un peu en arrière.

" Le Roi, après s'être chaussé,
" remarque le chapeau, et dans la
" surprise où il le jette, il de-
" mande au Colonel où il l'avoit
" pris, celui-ci répond avec un
" air satisfait, qu'il lui étoit ar-
" rivé de Paris: et qu'en voulez-
" vous faire? demanda le Roi.—
" Sire, c'est que Votre Majesté
" nous fait l'honneur de nous
" voir aujourd'hui. — Eh bien!
" reprit le Roi, de plus en plus

" surpris, que fait cela pour un
" chapeau gris? — Sire, dit le
" Colonel, commençant à se trou-
" ver embarrassé, c'est que le pri-
" vilège du Colonel-Général est
" d'avoir ce jour là un chapeau
" gris. — Un chapeau gris! et
" où avez-vous pris cela? — C'est
" Monsieur de Lauzun, Sire, pour
" qui vous avez créé la charge,
" qui me l'a dit. — Et à l'instant
" le bon Duc, en riant tout bas,
" s'éclipse. — Lauzun s'est mo-
" qué de vous, répondit le Roi
" un peu vivement; croyez-moi,
" envoyez tout-à-l'heure ce cha-
" peau au Général des Prémon-
" trés."

Le duc de Lauzun conserva toute sa vie ce goût pour la plaisanterie, quoique son caractère fût naturellement sérieux et froid. " Avec des dehors assez délicats, " il avoit une santé de fer, dit " encore M. de Saint-Simon, à " l'âge de plus de quatre-vingt-dix " ans il dressoit les chevaux les " plus difficiles, et fit cent *pas-* " *sades* au bois de Boulogne de- " vant Louis XV. qui alloit à la " meute, où il surprit tous les " spectateurs par son adresse, sa " fermeté et sa bonne grace."

Atteint d'une maladie douloureuse, Monsieur de Lauzun ne perdit rien de la force de son esprit;

il prit congé de ses amis, et se fit porter dans la solitude d'un cloître, pour n'avoir point de témoin d'une foiblesse qui auroit pu lui échapper (1). Cette crainte étoit inutile, car il supporta ses douleurs avec une fermeté et une patience incroyables, sans plaintes, sans humeur, lui qui souffroit si difficilement la moindre contrariété.

Un mois avant sa mort, il envoya chercher M. de Dillon, officier-général chargé des affaires du roi Jacques, et lui remit son

---

* Le duc de Lauzun est mort aux Petits-Augustins, à Paris.

collier de l'ordre de la Jarretière, et un Saint-Georges gravé sur un onyx, entouré de superbes diamans, pour les renvoyer à ce Prince.

Le duc de Lauzun mourut sans postérité, et donna tous ses biens à M. de Biron, qui avoit épousé mademoiselle de Nogent, sa nièce.

LE DUC
DE LAUZUN.

S'IL est un siècle dans les annales de l'histoire, dont la gloire, le génie et l'esprit doivent survivre à tous les autres, c'est le siècle de Louis XIV. Il s'est enrichi de toutes nos affections, de tous nos souvenirs. Nous recueillons avec avidité les moindres détails, les plus petits événemens de ces temps où tout étoit merveilleux et enchanteur. Jamais les femmes ne furent plus adorées et plus dignes de l'être que sous le règne de Louis le Grand : elles inspiroient la gloire et donnoient le bonheur : elles ornoient tous les triomphes du génie et du courage, et justifioient en quel-

que sorte, par des qualités supérieures, l'influence qu'elles exerçoient sur les hommes les plus distingués par leurs lumières, leurs vertus et leur valeur. La vie de Monsieur de Lauzun en offre souvent un exemple frappant.

La Baronnie de Lauzun, située dans l'ancienne Guienne, étoit possédée dès le treizième siècle par Nompar de Caumont, d'une très ancienne maison de cette province, dont la branche aînée, désignée par le surnom de la Force, a eu deux maréchaux de France et sept Ducs et pairs. Cette Baronnie fut érigée en Comté en 1570, en faveur de François Nompar, trisaïeul de Monsieur le Duc de Lauzun, dont on écrit l'histoire.

Monsieur de Lauzun venoit d'entrer dans sa dix-neuvième année, quand il parut pour la première fois à la Cour sous le titre de marquis de

Péguilhem, nom qu'il porta aussi long-temps que vécut son père.

Sa taille étoit médiocre, mais il régnoit une si heureuse proportion dans toutes les formes de son corps, une si grande aisance dans son maintien et dans ses manières, qu'il effaçoit en grace et en noblesse tout ce qui l'entouroit. Avec les agrémens de la jeunesse il étoit bien éloigné d'en avoir la légérete et l'inconséquence : sous un air de liberté et de franchise, il cachoit une prudence consommée. La discrétion qui est si rarement la vertu des gens heureux, étoit une de ses qualités les plus éminentes. Il apprit de bonne heure que dans le monde, et sur-tout à la Cour, on n'estime les hommes qu'en raison de leur reputation, et de la faveur dont ils jouissent, et que ces biens ne s'acquièrent que par l'art difficile de savoir parler

et se taire à propos. Dans les différens degrés de bonheur et de malheur par lesquels il a passé, il a toujours montré un esprit ardent, un caractère élevé, un tour d'imagination hardi. Personne plus que lui ne s'est détourné de la route commune pour monter à la fortune par les voies les plus audacieuses; aussi se garda-t-il bien dans les circonstances difficiles, extraordinaires, inconcevables où il s'est trouvé pendant le cours de sa vie, de prendre conseil d'amis timides, qui n'imaginoient pas qu'on pût s'exposer à de si grands hasards: ils ignoroient que la médiocrité pour une ame comme la sienne est un état continuel de souffrance.

Rien ne fertilise plus l'esprit que les passions, et Monsieur de Lauzun a toujours été dominé par celles qui agissent le plus puissamment sur le cœur de l'homme, l'amour

et l'ambition : on n'aura donc pas de peine à croire que son esprit étoit aussi agréable que séduisant. Il avoit sur-tout des *manières d'expressions* qu'on ne trouvoit chez personne, et une si grande originalité qu'elle seule auroit suffi pour le faire remarquer dans le monde.

La fortune de Monsieur de Lauzun n'étoit pas égale à sa naissance ; mais, plein du sentiment de sa propre grandeur, il vit d'abord qu'il étoit en son pouvoir de se faire une destinée digne de lui. Il joignoit à des moyens personnels pour maîtriser la fortune, l'avantage de porter un des plus beaux noms de France. Il est certain qu'une noblesse qui nous est transmise par nos pères est un bien inestimable : les richesses peuvent se dissiper ; il ne faut qu'un héritier prodigue pour plonger dans l'infortune la famille la plus opu-

lente, tandis que celui même qui s'est écarté des principes de ses ancêtres, ne peut enlever à ses descendans l'héritage sacré qu'il tient de ses pères: c'est une récompense impérissable, éternelle; telle enfin qu'on la doit à la vertu, et que la vertu peut toujours ressaisir.

A l'époque où Monsieur de Lauzun vint à la Cour, Louis avoit à peine atteint 21 ans; mais en le voyant on présageoit déjà tout ce qu'il devoit être un jour. Les louanges qu'on lui donnoit d'un bout de la France à l'autre, augmentoient encore le desir naturel qu'avoit Monsieur de Lauzun d'approcher de son Roi, et de juger par lui-même de la réalité de tout ce qu'on en publioit. Pour la première fois peut-être l'imagination n'avoit point surpassé la vérité. Quand le maréchal de Grammont, son oncle, le présenta au Monarque,

ce jeune Prince étoit entouré de ses courtisans. La nature semble avoir fait aux François un don tout particulier des graces du corps, de la noblesse et de l'élégance des mouvemens et du maintien. S'il est rare d'en rencontrer qui n'aient point en partage au moins quelques traces de cette marque distinctive de leur nation, il ne l'est pas moins de trouver tous ces avantages réunis à un si haut degré dans la même personne; excepté Louis XIV, on n'en citera peut-être pas un autre exemple. Monsieur de Lauzun fut saisi d'admiration de voir tant de majesté avec une si grande simplicité, un air si fier et si noble joint à un sourire si gracieux et si doux. Le regard pénétrant et imposant de Louis achevoit d'imprimer le respect, et au premier abord une sorte de timidité et même de crainte.

Pendant les premiers mois que Monsieur de Lauzun passa à la Cour, il n'exista que pour une seule pensée ; tous ses desirs se réunissoient dans celui de se faire aimer du Roi ; cet adorateur né des femmes et de l'amour voyoit avec surprise, mais sans en être touché, les beautés les plus célèbres de la Cour : son cœur ne s'étoit encore ouvert qu'à la passion de plaire à son maître. Il faut convenir qu'être le favori d'un Souverain tel que Louis, pouvoit être regardé comme un titre de gloire ; et que Monsieur de Lauzun étoit bien excusable s'il y attachoit le comble du bonheur.

Il n'étoit guère possible que le Roi, avec son goût exquis pour l'esprit, la valeur et les grandes qualites de l'ame fût long temps sans distinguer Monsieur de Lauzun : dès qu'on s'en apperçut, la haine et l'envie, qui contestent tout,

s'attachèrent à lui nuire dans l'esprit du Prince; mais il l'emporta bientôt sur ses rivaux, et à la première occasion qui se présénta, il sut les forcer au silence et même à l'admiration, en leur prouvant que s'il savoit être courtisan, il savoit aussi se distinguer dans les combats.

Cependant Monsieur de Lauzun n'étoit point sans défauts; sa réserve approchoit de la dissimulation, ce qui ne l'empêchoit point d'avoir une vivacité qu'il ne vouloit pas toujours réprimer, et qu'il poussoit souvent jusqu'à l'emportement. Son penchant à la raillerie étoit extrême, et personne ne saisissoit mieux les ridicules. Sa hauteur et sa fierté étoient si excessives, qu'on les taxoit souvent d'insolence; et par moment sa brusquerie étoit telle qu'elle lui donnoit la réputation d'être fantasque et capricieux.

Au reste, tous ces défauts étoient peu remarquables dans sa première jeunesse, et il ne se sont développés que dans le cours de sa vie ; peut-être même la plupart sembloient constituer cette originalité piquante qu'on ne trouvoit qu'en lui ; ce qui faisoit que ceux qui cherchoient à lui ressembler, présentoient de si mauvaises copies d'un modèle inimitable.

Le Roi, qui avoit le goût des plaisirs et des fêtes, annonça qu'il en donneroit une pour le jour de la naissance de la Reine-mère ; mais mademoiselle Mancini dont il étoit amoureux, en fut l'objet secret. Ces fêtes embellies par les personnes les plus aimables et les plus spirituelles de la Cour, animées encore par le desir que chacun avoit de plaire au Roi, offroient un spectacle aussi brillant qu'enchanteur, dont le souvenir s'est perpé-

tué jusqu'à nous ; et on ne sait ce qu'on doit admirer davantage, de la magnificence qui y régnoit, ou de la galanterie romanesque qui y présidoit. Celle-ci commença par un carrousel sur la place vis-à-vis des Tuileries. On y remarqua avec surprise la devise de Monsieur de Lauzun ; c'étoit une fusée qui s'élevoit dans les nues, avec ces mots : " *Je vais le plus haut qu'on* " *puisse monter* (1)". Cet orgueil, loin de déplaire au Roi, le mit mieux que jamais dans son esprit : ce prince étoit flatté intérieurement d'inspirer un enthousiasme sincère et un attachement sans bornes à une ame aussi élevée. Il pensoit avec raison que l'ambition et l'amour de la gloire, dirigés par un Souverain éclairé, ne sauroient jamais être

(1) Historique.

dangereux, et que ces deux puissans mobiles peuvent seuls porter les hommes aux grandes choses, et les Empires à la perfection.

On s'occupoit depuis quelque temps du mariage du Roi avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche. La reine qui désiroit vivement cette alliance, fâchée des retards que le roi d'Espagne y apportoit, imagina d'engager la Duchesse de Savoye à se rendre à Lyon avec les Princesses ses filles, sous prétexte de faire épouser l'aînée au Roi : l'artifice réussit : à peine la Cour d'Espagne en fut-elle avertie, qu'elle envoya le comte Pimentelli à Lyon pour proposer l'Infante. La Duchesse repartit fort mécontente.

La Princesse Marguerite n'étoit point belle, mais elle avoit tant d'esprit et de graces, qui le Roi en étoit devenu très-épris ; il fallut néanmoins

que cette inclination naissante cédât à la politique.

En attendant la fin des négociations, la Cour fut à Toulon; Monsieur de Lauzun l'y suivit : il commandoit la compagnie des cent gentilshommes au bec de corbin, de la maison du roi; charge qui étoit depuis long-tems dans sa maison, et dont son père s'étoit démis en sa faveur. Les droits de cette charge ne s'exerçoient que dans des cérémonies extraordinaires. Monsieur de Lauzun étoit ravi de trouver une occasion aussi brillante que le mariage du roi, pour en faire valoir tous les privilèges.

Quand la nouvelle arriva que le roi d'Espagne partoit avec la Princesse pour se rendre aux frontières de ses états, la Cour résolut d'aller à Saint-Jean-de-Luz. En passant a Marseille, le Roi eut envie de voir le châ-

teau d'If, à une lieue et demie en mer; l'approche en étoit fort difficile: on ne peut aborder le château, situé sur un grand rocher battu continuellement par les vagues, que dans de petites chaloupes; et encore faut-il prendre son temps bien à propos pour sauter à terre, en saisissant le moment où le mouvement de la vague fait avancer la chaloupe. Malgré ce danger, plusieurs dames de la Cour voulurent faire preuve de courage, et accompagnèrent le Roi. Cette vertu étoit alors si commune, que les femmes même ne se crurent point dispensées d'en manquer. Après s'être amusé de la mal-adresse de ceux que la vague avoit converts d'eau, et qui avoient failli se noyer, on parcourut les cours et les cazernes bâties tout à l'entour: on visita l'intérieur du donjon qui offroit plusieurs chambres fort obscures, destinées à servir de

prison. Monsieur de Lauzun fut saisi subitement d'un serrement de cœur quand il se vit dans ces sombres demeures ; un pressentiment vague—un sentiment inexplicable d'horreur et de crainte remplit pour la première fois son ame. Cette sensation pénible devint si forte que ses traits en furent altérés : il pâlit, et fut obligé, pour ne point tomber, de s'appuyer contre le mur. Le Roi s'en apperçut le premier ; et, s'approchant de lui avec vivacité, lui demanda s'il se trouvoit mal. En voyant ce geste touchant de bonté, ce regard si doux plein d'inquiétude se fixer sur lui, ces vaines terreurs se dissipèrent à l'instant, firent place à la reconnoissance, et il ne sentit plus d'autre peine que celle de manquer d'expressions pour la peindre, lorsque Louis ajouta : Sortons, l'air est ici trop épais et mal sain : A ces mots il prit la main de

Monsieur de Lauzun, et le conduisit lui-même jusque dans la cour. Depuis ce jour, l'attachement de Monsieur de Lauzun pour le Roi eut un caractère passionné ; son langage, lorsqu'il en parloit, étoit exalté, sans cependant ressembler à la flatterie, tant il avoit le privilège de faire et de dire tout d'une manière inimitable.

Après avoir parcouru tout le château, on se rendit sur une terrasse au dessus d'une grosse tour, d'où l'on découvre Marseille et la pleine mer. Une grande table avoit été dressée pour le dèjeûner, qui parut fort agréable après l'exercice du matin : tout le monde fut d'une gaîté extrême. Le Roi étoit l'homme du monde qui avoit le plus d'esprit et d'amabilité ; il charmoit dans la société intime par l'agrément infini de sa conversation : lorsqu'il badinoit ou faisoit un conte, c'étoit avec beaucoup

de délicatesse et de grace; jamais il ne lui échappoit de dire quelque chose de désobligeant à personne; et lorsqu'il étoit forcé de réprimander, ce qui lui arrivoit rarement, c'étoit avec un air de bonté, et jamais avec sécheresse ni humeur.

En arrivant à Saint-Jean-de-Luz, joli endroit dont les maisons sont propres et bien bâties, on fut fort embarrassé pour les logemens, le village étant trop petit pour contenir toute la Cour. Le cardinal Mazarin et beaucoup de Seigneurs de la suite allèrent se loger à Sibour, village de l'autre côté de la rivière. A cette occasion, Monsieur de Lauzun eut une dispute très-vive avec le capitaine des gardes-du-corps, qui vouloit l'éloigner de la personne du Roi, et le faire aller à Sibour avec les cent gentilshommes qu'il commandoit.

Quoique très-jeune alors, il emporta l'affaire avec une hauteur étonnante : tout le monde fut frappé de l'air de grandeur et de supériorité dont il soutint ses droits, et qui dès-lors faisoit assez comprendre qu'il n'étoit pas né pour des choses ordinaires.

Le roi d'Espagne étoit arrivé le même jour à Saint-Sébastien : les conférences se tinrent à deux lieues de Saint-Jean-de-Luz dans un endroit nommé l'Ile des Faisans. On y arrivoit par un pont en forme de galerie, qui conduisoit à la salle des conférences, d'où on entroit dans plusieurs pièces magnifiquement meublées : du côté de l'Espagne régnoit une distribution parallèle. De part et d'autre on cherchoit à se surpasser en somptuosité. Les Espagnols avoient étendu à terre des tapis de Perse à fond or et argent ; ceux de

la France étoient en velours cramoisi avec de larges galons en or.

La veille du mariage, M. le duc de Créqui, accompagné d'un grand nombre de gentilshommes et de soixante personnes à sa livrée, fut de la part du Roi porter les présens d'usage à la jeune Reine. C'étoit un grand coffre de calambac garni en or, et rempli des plus belles pierreries.

Don Louis de Haro épousa la Princesse au nom du roi de France, et le lendemain toute la Cour partit pour se rendre à la salle des conférences. On voyoit dans le carrosse du Roi, la Reine-mère, Monsieur, Mademoiselle, mademoiselle de Valois, mademoiselle de Blois, et mademoiselle d'Alençon, le prince de Conti, et la comtesse de Navailles, dame d'honneur de la jeune Reine. Rien n'égaloit la magnificence du Roi, les cordons et les ganses de

son chapeau étoient en diamans: son habit étoit couvert de pierreries; mais il en étoit moins paré que de sa propre beauté: son air si grand, si majestueux, saisissoit d'admiration ceux même qui étoient accoutumés à le voir.

Le duc de Médina de Lastorres vint au-devant du Roi pour le complimenter au nom de son maître. Les Gardes Françoises, les Gardes Suisses, les Mousquetaires étoient tous rangés en bataille du côté de la France; mais il n'y eût que vingt Gardes-du-corps qui osèrent mettre pied à terre pour suivre le Roi dans la galerie. En arrivant, le Roi, la Reine et madame de Navailles entrèrent seuls dans la chambre où étoient le roi d'Espagne et la jeune Reine. Quelques momens après les portes s'ouvrirent, les Princesses et les dames furent présentées. La jeune Reine avoit une robe de satin

blanc brodée en argent; elle s'étoit parée d'un bouquet de diamans et d'émeraudes en poire qu'on avoit pris parmi les bijoux que M. de Créqui lui avoit apportés la veille.

Après qu'on se fut regardé, examiné mutuellement, pendant quelques temps, on donna l'ordre de faire entrer toute la Cour; les deux Monarques se placèrent chacun devant une table: le cardinal Mazarin apporta l'évangile et la croix: ils se mirent à genoux, et M. de Brienne, secrétaire d'état, lut, haut et en françois, le traité de paix: ensuite don Fernand Voues le lut en espagnol. Après cette lecture, leurs Majestés mirent la main sur l'évangile, et jurèrent d'exécuter le traité. Cette auguste cérémonie achevée, les Seigneurs françois et espagnols furent présentés réciproquement aux deux Souverains; puis la Reine s'en-

tretint pendant quelques momens avec son frère, et lui témoigna la crainte qu'elle avoit eue que sa santé ne l'empêchât d'amener lui-même sa fille; le Roi répondit très-obligeamment, en se tournant du côté de Louis, qu'aucun obstacle n'auroit pu l'arrêter pour voir un fils tel que le Roi. Malgré son air naturellement grave et sérieux, on lisoit sur sa figure la surprise et l'enchantement qu'il éprouvoit en le regardant. Il fixa ensuite M. de Turenne, et dit tout haut à différentes reprises, en s'adressant au Roi: *Voici un homme qui m'a fait passer de bien méchantes heures.* On peut juger si M. de Turenne se sentit désobligé du propos (1).

Le même jour la Cour de France retourna à Saint-Jean-de-Luz: la jeune

(1) Tous ces details sont historiques.

Reine étoit encore vêtue à l'espagnole, mais le lendemain du mariage on l'habilla à la françoise, avec un manteau de velours violet, tout parsemé de pierreries. Mesdemoiselles de Montpensier, de Blois et d'Alençon portoient la robe. La cérémonie terminée, on dîna sous une tente magnifiquement décorée : le Roi, les Reines, les Princes et Princesses étoient à la même table, et une autre étoit dressée à droite pour les ambassadeurs et les chevaliers de l'ordre.

La jeune Reine n'avoit rien de brillant à l'extérieur, mais la fraîcheur de la première jeunesse, et un grand air de douceur et de bonté qui étoit peint dans tous ses traits, plurent infiniment au Roi, et il fut plein de soins et d'empressement pour elle.

La Cour ne tarda point à retourner à Paris, où devoient se donner les

fêtes du mariage. Lorsque le Roi fit son entrée dans cette ville avec cette jeune Reine, le public lui témoigna une admiration respectueuse et tendre. Elle étoit dans un char superbe, d'une invention nouvelle ; le Roi à cheval à côté d'elle, paré de tout ce que l'art avoit pu ajouter à sa beauté mâle et héroïque, arrêtoit tous les regards.

La porte Saint-Antoine, monument précieux par ses beaux morceaux de sculpture, fut bâtie pour servir d'entrée à cette cérémonie. Quelle heureuse métamorphose s'opéroit pour ceux qui le jour de la bataille qui s'y étoit donnée, avoient vu cette même porte inondée de sang ! Tous bénissoient le ciel, et rendoient graces d'une marque aussi éclatante de sa bonté.

Le soir, pour solenniser ce mariage,

le cardinal Mazarin fit représenter au Louvre, l'opéra italien *Ercole amante*; il ne plut point aux François, dont le seul plaisir fut d'y voir danser le Roi et la Reine. Les fêtes, et les plaisirs se succédèrent. Tout avoit déjà pris ce caractère de magnificence et de goût qui augmenta toujours depuis, et qui contrastoit si heureusement avec les horreurs de la guerre civile.

A cette époque, Monsieur de Lauzun s'étoit étroitement lié avec son cousin le comte de Guiche, fils du maréchal de Grammont, qui jouissoit de la plus haute considération; il étoit dans l'intimité de la Reine et du cardinal Mazarin. Colonel du régiment des Gardes, il venoit d'en obtenir la survivance pour son fils, un des hommes les plus brillans et les plus accomplis de son temps. Il

était aimé du Roi, et accueilli avec distinction de la comtesse de Soissons, nièce du Cardinal, et surintendante de la maison de la Reine. C'était elle qui était véritablement la reine de la Cour; elle y dominoit par son esprit et par son adresse: elle était logée aux Tuileries, et le Roi passoit régulièrement les soirées chez elle. Là se rassembloient tous les jours les hommes et les femmes les plus distingués par leur esprit et leurs agrémens; ce qui rendoit cette société le centre de la galanterie ainsi que des intrigues secrètes de l'ambition. Le comte de Guiche y présenta son jeune parent, et ce fut là qu'il acquit ce grand usage du monde, cet air aisé, cette élégance dans les manières, que la bonne compagnie seule peut donner: il y trouva un avantage plus grand encore; ce-

lui d'être de la société habituelle du Roi, dont il devint en peu de temps le favori déclaré, et qui le nomma colonel d'un régiment de dragons qu'il créa pour lui.

On vit alors Monsieur de Lauzun marcher rapidement dans la carrière de l'ambition, et prendre un essor fort élevé, sans cependant chercher une gloire supérieure à ses talens, sans donner la plus légère atteinte à la fierté naturelle de son caractère, dèdaignant toujours de faire sa cour à aucun ministre. Mais la fortune et le pouvoir ne sont des biens désirables que par les plaisirs et les jouissances qui y sont attachés, et Monsieur de Lauzun étoit dans l'âge heureux où on sait les goûter dans toute leur plénitude. Il avoit dans la société cet enjouement doux et agréable que donne le desir de plaire, et cet air gai et satisfait que laisse

la certitude d'y avoir réussi. Il est vrai qu'à cette époque on attachoit à ce genre de succès d'autres idées qu'aujourd'hui : on ne croyoit pas que des intrigues frivoles, un égoïsme impudent, un ton impertinent, constituassent l'homme aimable ; qu'il ne fallût qu'être vain, avantageux, méchant par principes, pour réussir dans le monde ; que l'esprit consistât à parler sans rien dire, à afficher du dédain pour les femmes, du mépris pour les hommes, et à n'estimer que soi-même. Cette classe d'êtres ridicules ne s'appeloit point alors la bonne compagnie. C'est en vain qu'on perfectionne nos connoissances, le sentiment du vrai goût est perdu, et nous sommes bien loin de cette politesse parfaite, de ce respect profond qu'on avoit autrefois pour les femmes, et qui a si souvent servi de frein à leurs passions,

en leur faisant craindre de perdre cette considération magique qu'il est si doux de posséder. Nous sommes également éloignés de cet esprit fin et délicat, mais toujours simple et naturel, de cette élégance de mœurs, sur-tout de cette grace aimable qui présidoit à tout, et qui se faisoit remarquer dans les moindres discours, dans les actions les plus simples. Aujourd'hui quelques saillies ingénieuses, un ton de persiflage, des jeux de mots ridicules et insipides, ont remplacé dans la conversation ce tour unique, cet esprit charmant, qui avoient donné à la nation françoise, la réputation d'être le peuple le plus aimable de la terre.

Cependant, au milieu de l'éclat qui environnoit Monsieur de Lauzun, au milieu des plaisirs où l'entraînoient sans cesse son goût, son rang et son âge, et pour lesquels il sembloit si bien fait, il

éprouvoit par intervalle des moments d'ennui et de satiété ; des idées vagues et confuses l'avertissoient que quelque chose manquoit à son bonheur ; il sentoit ce vide qu'éprouve le cœur, quand, livré à des passions sérieuses ou frivoles, il ignore encore la seule qui puisse le remplir : il voyoit, il admiroit beaucoup de femmes, il n'en aimoit aucune. Souvent les émotions de la vanité satisfaite lui parurent celles de l'amour : les prévenances d'une jolie femme le ravissoient ; il la quittoit le plus amoureux des hommes, et il étoit fort surpris le lendemain de voir qu'une nouvelle impression effaçoit celle de la veille. Cet état de trouble, d'incertitude ne pouvoit durer long temps : avec une imagination aussi vive, des affections aussi passionnées, on succombe bientôt à l'attrait irrésistible de la beauté.

La première fois que Monsieur de Lauzun vit la princesse de Monaco, toutes les irrésolutions de son cœur disparurent ; et dès cet instant il ne lui resta plus le plus léger doute sur ses sentimens. En la quittant, il demeura encore tout étonné du trouble qu'elle avoit laissé au fond de son ame, et qui fut d'autant plus doux, qu'il n'en avoit jamais éprouvé de semblable.

Cette ardeur qui le consumoit en secret, s'étoit donc enfin fixée sur un seul objet : avec quel transport ne devoit-il pas se livrer au charme d'une passion qui realisoit pour lui tous les rêves confus, mais délicieux de son imagination !

Marie-Adélaïde de Grammont avoit été mise très-jeune au couvent, et n'en étoit sortie que pour épouser M. de Monaco, Prince d'une maison souve-

raine d'Italie. Ce mariage s'étoit fait dans le temps où la Cour étoit à Saint-Jean-de-Luz, et avant son retour, les nouveaux époux étoient déjà partis pour Gênes.

A l'époque des fêtes données à l'occasion du mariage de Monsieur, frère du Roi, avec madame Henriette d'Angleterre, M. de Monaco ne put se refuser aux pressantes sollicitations de la famille de mademoiselle de Grammont, de revenir passer quelques mois à Paris. Madame de Monaco avoit une figure charmante, et de grands yeux noirs aussi vifs que doux, auxquels un penchant à la coquetterie donnoit souvent une expression de tendresse, d'autant plus dangereuse, qu'elle ne partoit point de son cœur. Sa taille étoit majestueuse, son teint éclatant; enfin elle possédoit toutes les qualités extérieures qui éblouissent,

et on ne pouvoit la voir sans demeurer frappé de sa beauté.

Monsieur de Lauzun, après une absence de trois semaines, revint à la Cour, et apprit du comte de Guiche l'arrivée de sa sœur.—Vous la trouverez, lui dit-il, ce soir au Louvre, chez la Reine mère, qui est légèrement indisposée, et où le Roi et toute la Cour doivent se rendre. Effectivement, Monsieur de Lauzun y suivit le Roi, dont il étoit toujours traité comme l'homme qu'il aimoit le mieux. A peine arrivé dans la chambre de la Reine, il se retira dans un coin de l'appartement pour chercher des yeux madame de Monaco : quoiqu'il ne la connût point, un secret pressentiment lui faisoit croire qu'il pourroit la deviner. Le hasard voulut qu'elle se trouvât près de l'endroit où il s'étoit placé; avant de l'apercevoir sa vue s'arrêta sur deux ou trois femmes qui lui

parurent assez jolies pour penser que l'une d'elles pourroit être la Princesse, d'après le portrait qu'on lui en avoit fait; mais aussi-tôt qu'il eut jeté les yeux sur madame de Monaco, il éprouva une espèce de saisissement qui le fit tressaillir, et il se dit à lui-même: —Ah! c'est sûrement elle! La nouveauté de cette sensation lui fit goûter ce charme inexprimable qu'on ne trouve que dans une première passion dont la mémoire garde à jamais le souvenir.

Tandis que Monsieur de Lauzun étoit dans une douce contemplation, toute l'attention du cercle s'étoit portée sur M. de Roquelaure, qui, en entrant, alla droit au Roi, et lui dit:—Sire, je suis venu en carosse jusqu'au bas de l'escalier; c'étoit un privilége réservé aux Princes, aux Ambassadeurs et aux Ducs, et M. de Roquelaure n'avoit

point encore alors ce dernier titre. Le Roi, qui s'amusoit beaucoup de sa gaîté et de ses bons mots, trouva cependant trop de hardiesse dans cette action, et lui répondit d'un ton sévère : —Quel est donc l'ignorant qui vous a laissé entrer ?—Bien ignorant en effet, Sire, répliqua Roquelaure, car il m'a laissé passer sous le nom du Duc d'Epernon, *le dernier mort*. Le Roi ne put s'empêcher de rire. — Voici comme la chose est arrivée, continua Roquelaure ; il pleut à verse : en arrivant au Louvre, je dis à mon cocher d'entrer ; la sentinelle demande, qui est-ce ?— c'est un Duc.—Quel Duc ?—D'Epernon. — Lequel ? — Le dernier mort. — Entrez. (1)

La gaîté du Roi redoubla à ce plaisant récit : cependant il reprit, quelques mo-

(1) Anecdote vraie.

mens après, un ton plus sérieux, et dit : — Mais, Monsieur de Roquelaure, on parlera donc éternellement de votre perfidie envers les femmes : en vérité, je ne comprends pas quel prix vous pouvez attacher à la réputation de vous en faire aimer pour les tromper ensuite ; je ne vois pas davantage, ce qui peut autoriser un homme à manquer de probité envers elles ; car enfin, si c'est par ce qu'elles ne peuvent se venger que par des plaintes et des larmes, cela ne seroit pas généreux ; en général je ne sais point faire de distinction entre les différentes espèces d'honneur, et je trouve que l'homme qui croit l'offenser lorsqu'il trompe un autre homme, ne devroit point avoir moins de délicatesse à l'égard des femmes. — Nous devons toutes remercier Votre Majesté, dit madame de Soissons, et nous enor-

gueillir de ce qu'elle veut bien défendre nos intérêts.

Monsieur de Lauzun, qui s'étoit insensiblement, et sans s'en apercevoir, rapproché de madame de Monaco, se trouvoit alors derrière sa chaise : il ne put s'empêcher de se baisser vers elle par un mouvement involontaire, et de lui dire d'une voix basse et émue : Si toutes les femmes vous ressembloient, madame, ce soin deviendroit à coup sûr inutile. Madame de Monaco, surprise de voir un homme qu'elle ne connoissoit point, lui adresser la parole, ne lui fit aucune réponse ; mais une vive rougeur et un sourire imperceptible répandirent dans le même moment tant de charmes sur son visage, que Monsieur de Lauzun sentit redoubler l'attrait puissant qui l'entraînoit vers elle.

M. de Roquelaure, malgré cette pré-

sence d'esprit qui ne l'abandonnoit jamais, avoit été un peu troublé des reproches du Roi, il savoit qu'on plaignoit généralement madame de ***, qu'il avoit perdue par une rupture d'éclat. Forcée de cacher dans un couvent la perte de sa réputation, elle y pleuroit en ce moment sa honte, l'inconstance de son amant, et l'affront d'un abandon que rien ne pouvoit justifier. Il chercha donc à déguiser son embarras par le ton de la gaîté, mais les femmes ne pardonnent guère de semblables torts, et la Reine-mère lui dit, avec beaucoup d'aigreur, qu'il marchoit sur les traces de M. de Guise, qui avoit une si mauvaise réputation, que plusieurs années avant sa mort aucune femme n'aúroit osé prononcer son nom sans rougir.—Mais madame, reprit Roquelaure, cherchant à prendre un air grave, quand un confesseur

ordonne de rompre.....—Ah ! la belle conversion, interrompit le Roi en riant, vous allez voir qu'il faudra encore l'admirer et le plaindre comme une victime qui s'immole à la conscience.

Cependant, à mesure que la soirée s'écoule, Monsieur de Lauzun sent augmenter à chaque instant la crainte d'être privé d'une vue qui le charme si délicieusement : au moindre mouvement que fait le Roi, il tremble qu'il ne se lève pour s'en aller ; il veut au moins s'assurer, avant de s'en séparer, si celle qui vient de faire une si vive impression sur tout son être, est madame de Monaco, il demande, il s'informe, et apprend, avec une secrète joie, qu'il ne s'est point trompé. Le soir, livré à lui-même, il s'abandonne à une douce rêverie. Ce sentiment né d'un regard, d'un instant, avoit pour

lui tout le charme de la nouveauté; et, pour la première fois, il sentit ce ravissement inexprimable que toutes les jouissances du monde ne peuvent égaler. Les plaisirs, pour être goûtés dans leur perfection, ont besoin de la présence continuelle de l'objet où nous les plaçons, l'amour seul en donne souvent de plus vifs par l'exaltation de l'imagination. Monsieur de Lauzun avoit déjà éprouvé les vives agitations de l'ambition, il ignoroit le charme que donnent celles du cœur; entouré des plus brillantes illusions de la fortune, il ne connoissoit point encore la seule qui enchante la vie, et pare avec délicatesse les choses les plus communes. Le lendemain il alla de bonne heure chez le comte de Guiche, avec le projet de lui demander de le présenter le soir même à sa sœur, et il resta tout

étonné de son embarras à dire une chose aussi simple : heureusement le comte le prévint, et n'eut pas même l'air de remarquer le trouble de son cousin, en lui faisant la proposition de l'accompagner chez la Princesse. Il est vrai que le Comte, préoccupé de son côté d'une grande passion, qu'il cachoit avec soin, étoit trop distrait pour faire des observations sur ce qui se passoit autour de lui.

En entrant chez madame de Monaco, quoiqu'il y eût beaucoup de monde, Monsieur de Lauzun n'y vit qu'un seul objet ; elle lui parut plus belle et plus charmante encore au grand jour que la veille : une parure élégante et simple la rendoit moins éblouissante, mais donnoit à sa beauté quelque chose de plus touchant ; son maintien un peu négligé, sans cependant manquer de grace, et la langueur naturelle de

ses yeux répandoient sur toute sa personne un charme mélancolique, dont l'effet étoit aussi sûr que durable. Elle reçut Monsieur de Lauzun avec tous les égards dus à un parent, et cette politesse distinguée et empressée qu'on a dans le monde, pour un homme qui jouit de l'amitié du Roi. A la Cour la faveur donne souvent plus d'éclat que le mérite et la gloire ; ce ne sont point les places, les hautes dignités qui marquent les rangs, un coup-d'œil du Prince annonce aux courtisans l'idole qu'ils doivent encenser, et l'on voit ces Grands, ces Ministres si impérieux, fiers et amoureux de leur esclavage, tomber, en rampant, aux pieds des favoris, qui ne se souviennent pas toujours que ces démonstrations sont forcées et passagères, et que la fortune sait, d'une main prompte, courber en un instant les têtes les plus élevées.

Une anecdote récente fournit ordinairement un sujet de conversation aux grands cercles : le comte de Bussy-Rabutin, homme aimable, quoique satyrique, contoit un tour assez méchant qu'on venoit de jouer aux femmes de la Cour.—Vous connoissez Brissac, le major aux gardes, dit-il, vous savez qu'il a sous des formes dures et désagréables beaucoup de droiture dans l'esprit et une grande franchise de caractère. Il voyoit depuis long-temps, avec impatience, toutes les tribunes de la chapelle garnies de Dames les jeudis et les dimanches, où le Roi manque rarement de s'y rendre pour assister au Salut ; mais quand on savoit de bonne heure qu'il ne devoit pas venir, aucune des ces Dames ne s'y trouvoit. Hier tous les gardes postés, et toutes les Dames placées, le Major paroît à la tribune

du Roi, lève son bâton, et crie tout haut: " Gardes retirez-vous, rentrez " dans vos salles, le Roi ne viendra " point." Aussi-tôt il s'élève un murmure tout bas dans les tribunes, et un instant après elles sont vuides. Brissac avoit posté des brigadiers aux débouchés de la chapelle pour arrêter les gardes, et on leur fit promptement reprendre leur poste. Au même moment arrive le Roi, qui est bien étonné de ne voir personne; il en demande la raison, et Brissac conte ce qu'il a fait, non sans plaisanter sur la solide piété des Dames de la Cour. Le Roi en rit beaucoup, mais toutes les femmes auroient voulu étrangler le méchant Major (1).

Après avoir traité rapidement quelques autres nouvelles du jour, on con-

(1) Anecdote historique.

sacra le reste de la soirée au jeu. Monsieur de Lauzun, assis à la même table que madame de Monaco, s'enivroit du plaisir de la regarder; et elle éprouva un trouble fort agréable lorsqu'elle aperçut qu'il trembloit en lui donnant la main pour passer dans la salle où le souper étoit servi. Sous un air timide et modeste, elle cachoit les secrets mouvemens de la vanité; et, quoique jeune, elle connoissoit déjà les inquiétudes de l'ambition et de l'orgueil. En l'observant avec soin, on auroit pu dès-lors deviner que ses yeux seroient plutôt sèduits que son cœur. Placé à côté d'elle, durant le souper, Monsieur de Lauzun eut la liberté de l'entretenir sans contrainte. Quand l'amour ne rend pas muet, il donne de la vivacité, et embellit tout ce qu'on dit. Eh, comment ne lui auroit-il pas paru aimable! Il avoit sur-tout eu

soin de lui exprimer avec une vivacité délicate son admiration pour sa beauté; séduction dangereuse pour une femme qui y attache le mérite principal. Quelques jours après, Monsieur de Lauzun se montra à elle avec plus d'avantages encore. Le Roi excelloit dans tous les exercices du corps, et préféroit ceux qui se font en plein air; il aimoit à voir les autres s'en acquitter avec noblesse et avec graces; la mal-adresse dans ce cas étoit un tort à ses yeux: il disoit avec raison que ces sortes des choses n'étant pas nécessaires, il falloit ne point s'en mêler ou les bien faire. Louis avoit puisé à la Cour de la Reine sa mère, une politesse et une galanterie qui approchoit de celle de l'ancienne chevalerie; aussi ses revues, ses camps, enfin tous les lieux où les femmes pouvoient assister, avoient un air de

fête et de magnificence dont le spectacle étoit aussi imposant qu'agréable.

On étoit aux premiers jours du printemps lorsque le Roi forma un camp à Fontainebleau ; les dragons de Monsieur de Lauzun, considérablement augmentés par la réunion des régimens du Roi et de la Fère, avoient un quartier séparé entre le mail et le parc. Le Roi y alla accompagné de toutes les Dames. Monsieur de Lauzun parut à la tête de ses troupes avec un air si grand et si noble que madame de Monaco ne put le voir sans en être vivement frappée. Il montoit admirablement bien à cheval : sa grace, son addresse le distinguoient autant des autres officiers que sa naissance et son rang. Le Roi même fut aussi surpris que charmé de son éclat, et se plut à le faire remarquer aux personnes qui l'entouroient. On juge si madame de Monaco écoutoit

avec complaisance ces éloges. Les passions ont l'art de prendre différentes formes pour s'introduire dans le cœur; la vanité prépara celui de madame de Monaco à l'amour.

Monsieur de Lauzun avoit fait dresser une tente magnifiquement ornée: au moment où le Roi y entra, une musique guerrière se fit entendre, et les dragons reçurent de leur jeune Colonel l'ordre de monter la garde devant la porte de la tente, ce qui pouvoit paroître étrange, parce que le régiment des Gardes avoit seul le droit de faire ce service auprès de la personne du Roi; mais on étoit si accoutumé à voir faire des choses extraordinaires à Monsieur de Lauzun, que ce qui eût paru une témérité en tout autre, n'étoit de sa part qu'une action simple et naturelle.

Monsieur de Lauzun, plus épris

chaque jour, saisissoit toutes les occasions de voir et d'entretenir madame de Monaco : tranquille du côté de l'ambition, il s'abandonnoit sans réserve à son amour ; et, s'il n'avoit encore aucune raison pour oser croire qu'il étoit partagé, le vif incarnat qui coloroit le teint de madame de Monaco, et son aimable embarras quand le hasard l'approchoit inopinément d'elle, lui faisoient cependant espérer quelquefois qu'il pouvoit ne lui pas être absolument indifférent. En faut-il davantage pour faire naître la confiance ? Mais à peine elle entra dans son cœur que les desirs lui succédèrent, et le premier qu'il ressentit fut de découvrir son amour à madame de Monaco. Les difficultés, loin de le rebuter, ne firent que rendre son esprit plus ingénieux pour trouver le moyen de faire cet aveu avec succès. Il passe à y rêver

plusieurs jours dans une agitation inquiète, et se décide enfin à écrire dans l'espérance de trouver une occasion favorable pour remettre sa lettre ; mais tout d'un coup se rappelant d'avoir entendu dire à madame de Monaco, qu'elle aimoit passionnément les fleurs, il imagine de lui envoyer une corbeille remplie des plus belles roses. La saison les rendoient encore tellement rares, que cette attention ne pouvoit paroître suspecte. Il eut soin de choisir le jour où le Prince étoit absent, et au réveil de madame de Monaco, on lui présenta cette corbeille parfumée de la plus douce odeur, et recouverte d'une gaze d'argent ; elle s'empressa d'écarter ce léger voile, et saisissant une touffe de roses, elle aperçut un papier attaché à la tige : à cette vue, troublée, interdite, agitée par mille sentimens divers, elle reste quelques instans incertaine

de ce qu'elle veut faire.... L'empire du moment en décida.... Quelle puissance n'a-t-il pas sur tous les êtres, mais principalement sur les femmes, exposées sans cesse au péril, en raison de leurs charmes, de leur foiblesse et de la séduction continuelle qui les environne! Quel soin ne doivent elles pas apporter à combattre, à résister à l'attrait de l'amour et du plaisir! Comment en triompher autrement que par une attention sans relâche, une résistance, une fermeté, un courage invincibles! Madame de Monaco avoit eu le réveil le plus agréable; toutes les images qui s'étoient présentées à elle durant son sommeil, avoient porté dans son ame cette dangereuse, mais douce agitation, bien préférable aux mouvemens vifs et ardens qui nous transportent hors de nous-mêmes. Le souvenir de Monsieur

de Lauzun n'étoit point étranger à l'émotion qu'elle éprouvoit ; ses soins empressés, ses regards expressifs et passionnés lui causoient depuis quelques jours une distraction mélancolique, mais pleine de charmes. A cette disposition à la tendresse se joignoit le parfum qu'exhaloient ces belles fleurs qu'elle ne pouvoit ni voir, ni respirer sans volupté. Emportée par ces diverses sensations, elle ouvrit la lettre malgré une voix secrète qui lui disoit de la renvoyer sans la décacheter ; et elle lut ce qui suit :

" A peine j'ai résolu de vous écrire, " Madame, et déjà je me sens glacé " par la crainte de vous déplaire. Ce- " pendant daignez me lire, et, sans " prétendre justifier ma témérité, je " parviendrai peut-être à la faire ex- " cuser. Je vais vous parler un lan-

" gage qui a été étranger à mon cœur
" avant de vous connoître : puisse ce
" premier, cet unique hommage qu'il
" rendra à l'amour, être accueilli avec
" indulgence par celle qui seule est
" digne d'allumer un feu aussi pur
" et aussi ardent ! Si la prudence pou-
" voit s'unir à l'amour extrême j'au-
" rois sans doute trouvé dans l'excès
" de ma passion des forces pour la
" dérober à tous les regards ; mais
" comment répondre qu'un transport
" involontaire ne trahisse un secret
" près de m'échapper à chaque instant
" du jour ? Il ne me restoit donc qu'un
" moyen de m'en rendre maître aux
" yeux du monde, c'étoit de vous le
" confier. Qu'il m'est doux de pouvoir
" vous donner une preuve de mon
" respect en me livrant au bonheur de
" vous peindre mes sentimens ! Croyez,
" Madame, que c'est l'unique où j'as-

" pire, et qu'il remplira tous mes
" vœux : vous adorer et oser vous le
" dire me paroît une félicité parfaite
" et préférable à tous les biens de la
" terre. Oui, je le sens, les plaisirs,
" la vie, la gloire même ne sont,
" sans l'amour, que des apparences
" trompeuses de bonheur : lui seul
" peut dignement occuper le cœur ;
" lui seul est sans exemple dans ses
" effets et inépuisable dans ses jouis-
" sances. Tous les cœurs ne sont pas
" propres sans doute à sentir son en-
" thousiasme ; le mien avoit besoin
" de vous connoître, Madame, pour
" ne pas languir éternellement dans
" l'indifférence. Dès le premier instant
" qui vous offrit à ma vue, je fus
" enivré de votre beauté ; cependant
" je ne connoissois encore que la plus
" foible partie de vos attraits, bien-
" tôt j'en découvris que je n'aurois

" pas même imaginés : cet air tout-à-la-
" fois timide et séduisant ; ce charmant
" abandon si propre à faire remarquer
" toutes vos graces ; cette modestie
" touchante qui vous fait apporter au-
" tant de soins à dérober des charmes
" qu'une autre en mettroit à les faire
" briller ; cet esprit éclairé ; ce goût
" pur ; mille qualités enfin qui pren-
" nent leur source dans la perfection
" de votre ame ; quel assemblage uni-
" que, adorable de tout ce qui est par-
" fait dans la nature ! Pourriez-vous,
" Madame, être assez injuste pour me
" punir d'idolâtrer l'ouvrage le plus
" accompli qui soit sorti de ses mains ?
" Non, vous sentirez qu'être con-
" damné à vous aimer sans espérance,
" est déjà un supplice assez grand, sans
" y ajouter le malheur d'encourir votre
" indignation. Songez, d'ailleurs, que
" je veux tout mériter, sans prétendre

" rien obtenir : songez qu'un respect,
" une soumission sans bornes pour tout
" ce que vous daignerez m'ordonner,
" doivent bannir de votre ame l'ap-
" préhension et le ressentiment pour
" n'y laisser que la pitié et l'indul-
" gence.

" Permettez que j'implore à vos
" genoux la faveur de vous voir ce
" soir, parée, de quelques-unes des
" fleurs que vous aimez, et que j'ose
" vous offrir ; je ne verrai dans cette
" bonté qu'un motif de me rassurer
" contre la crainte mortelle de vous
" avoir offensée : croyez, Madame,
" que je n'y attacherai point d'autre
" idée, et daignez reconnoître à la
" modération de mes desirs la pureté
" de mes sentimens."

Cette lettre plongea madame de Monaco dans la plus profonde rêverie : depuis quelque temps, elle cher-

choit à s'abuser sur les sentimens de Monsieur de Lauzun, et sur les mouvemens qui s'élevoient dans son propre cœur; elle trouvoit doux de concilier son penchant avec l'idée de ne point manquer à ses devoirs: elle ignoroit sans doute qu'il n'y a point de vertu sans combat, et point de victoire sans sacrifice; ou plutôt elle ne se sentoit pas la force de s'imposer volontairement celui de renoncer aux hommages d'un homme qui lui paroissoit si aimable, et qui, en effet, possédoit toutes les graces qui séduisent les femmes. En général, elles résistent peut-être plus difficilement à un goût très vif, qu'à une passion véritable qui suppose toujours une ame forte, une volonté ferme, de l'énergie et de la résolution dans le caractère; aussi une longue résistance prouve souvent plus d'amour qu'une prompte défaite.

Madame de Monaco avoit été mariée comme la plupart des personnes de sa naissance; dans le choix d'un époux, l'on n'avoit consulté que le rang et les richesses; elles seules devoient constituer son bonheur. Le Prince de Monaco, entièrement livré à la politique et aux intrigues de Cour, passoit sa vie dans de vains projets d'ambition et de fortune: il avoit pour sa femme les attentions les plus polies, mais toute sa tendresse se bornoit à des démonstrations extérieures; et, c'étoient aussi les seuls retours qu'il exigeoit d'elle. Quant à l'amour et aux plaisirs, il les dédaignoit souverainement, et ne les trouvoit tout au plus dignes que d'occuper la frivole jeunesse de la Cour.

Sans avoir cette indifférence pour les bruyantes distractions du monde, l'attrait des grandeurs n'exerçoit pas un

empire moins puissant sur madame de Monaco; mais, avec un vif desir de briller et de jouer un rôle, elle n'étoit que trop sensible à celui d'inspirer une grande passion; si l'amour le plus innocent cause de la crainte à une personne jeune et timide, un amour coupable doit lui faire éprouver une certaine terreur, quand elle l'envisage pour la première fois, aussi Madame de Monaco sentit d'abord quelque frayeur en examinant son cœur, de n'y trouver que l'image de Monsieur de Lauzun, et la joie secrète d'en être passionnément aimée sans le moindre ressentiment de la hardiesse qu'il avoit eue de le lui dire. Assez éclairée sur l'espèce de péril, où l'exposoient de pareilles dispositions, pour ne point s'y abandonner avec sécurité, elle commença par éloigner de sa présence tout ce qui pouvoit lui rappeler des souvenirs dan-

gereux ; et la corbeille de roses, au lieu de parer son salon, fut reléguée dans le cabinet le plus reculé de son appartement : il est vrai que la lettre, dont le sacrifice auroit été bien autrement méritoire, eut un sort beaucoup moins rigoureux ; on la serra avec soin dans une jolie cassette de nacre de perle ; et ce meuble ne parut jamais plus beau et plus précieux à la Princesse qu'en cette occasion. Cette inconséquence ne doit point étonner, si on réfléchit qu'elle espéroit exciter l'étonnement et l'admiration de Monsieur de Lauzun, en exerçant ses rigueurs sur ces innocentes fleurs, tandis que l'effort vertueux d'anéantir cette lettre dangereuse, n'auroit eu d'autre témoin approbateur que sa propre conscience. Combien d'actes de courage, de probité et d'honneur les plus admirés, n'ont

souvent eu d'autre cause, d'autre mobile que la vanité et l'orgueil.

Cependant Monsieur de Lauzun attendoit l'instant de revoir Madame de Monaco avec cette impatience inquiète qui n'est point exempte de charmes. Si dans tous les temps, l'espérance accroit les jouissances, elle est particulièrement la divinité de la jeunesse qui ne vit que sous son continuel enchantement; néanmoins les alarmes remplacèrent bientôt les douces illusions quand le soir, au cercle chez Madame, Monsieur de Lauzun remarqua l'air froid et contraint de Madame de Monaco; ses regards erroient sur elle sans oser s'y reposer; il craignoit de lire sa condamnation dans ses yeux, et cette pensée lui causoit une frayeur insurmontable. Toutefois ne voulant pas perdre le fruit de la démarche qu'il avoit faite le matin, il chercha

à se rendre maître de sa crainte, et s'approcha de Madame de Monaco afin de saisir le moment favorable de lui parler ; mais le marquis de Villeroi y mit long temps obstacle. Si le premier sentiment est d'être flatté de l'admiration qu'inspire l'objet aimé, et des hommages qu'on lui voit rendre, celui de la jalousie lui succède bientôt, et Villeroi étoit bien propre à la faire naître : fils d'un Gouverneur du Roi, élevé avec lui, dans sa familiarité, depuis sa première jeunesse, il avoit tout le langage et les façons d'un grand Seigneur, et d'un homme *pétri de la Cour* : impérieux et vain par caractère, il étoit grand et noble dans ses manières. Toujours entouré de pompe, de fracas et de magnificence, il aimoit la représentation et tout ce qui faisoit de l'éclat et du bruit. Sa taille étoit belle, son visage agréable : il avoit

l'esprit que donne le grand usage du monde, que les intrigues et l'ambition aiguisent, et auquel la faveur, les richesses et les distinctions donnent beaucoup de brillant, mais dont une fatuité extrême fait tout le fonds; du reste, plein de grace, de politesse et de galanterie auprès des femmes, il sembloit né pour le talent de présider à tout ce qui peut les amuser et leur être agréable. Personne n'ordonnoit mieux une fête; personne n'étoit plus propre à être juge d'un carrousel, d'une course, à donner le ton pour les modes, et à décider du goût.

Monsieur de Lauzun eut peine à contraindre son secret dépit en le voyant entretenir Madame de Monaco avec cet air animé que donne le desir de plaire: il auroit bien voulu s'éloigner pour ne point laisser échapper quelques mouvemens d'impatience;

mais un intérêt trop vif le retenoit à sa place : dans sa position, tout pouvoit l'alarmer ou le rassurer ; il avoit déclaré ses sentimens ; un mot, un regard, un sourire étoit observé, interprêté avec un soin inquiet et tendre ; tout enfin étoit pour lui un sujet de frayeur ou d'espoir.

Madame de Monaco n'étoit guére plus tranquille et partageoit son trouble. Comme elle avoit légèrement combattu ses sentimens, elle croyoit les avoir surmontés, mais cette confiance fut bientôt confondue : en revoyant Monsieur de Lauzun, elle sentit qu'on ne triomphe de l'amour qu'en s'éloignant ; car, à peine eut elle assez d'empire sur elle-même pour mettre quelqu' apparence de sévérité dans ses réponses, encore ses yeux, et la douceur de sa voix, leur ôtoient-elles tout ce qu'elles pouvoient avoir de décou-

rageant : aussi Monsieur de Lauzun, qui s'en apperçut, profitant d'un moment favorable, lui dit d'une manière à n'être entendu que d'elle :—Je vois bien, Madame, que mon malheur est certain. — Dites plutôt, Monsieur, que votre témérité est sans exemple.—C'est donc un crime de vous aimer sans espoir ?—C'en est un au moins de me l'apprendre, et si vous l'oubliez, c'est à moi de vous le rappeler : d'ailleurs, quels peuvent être vos projets ? oseriez-vous concevoir le dessein de me faire partager vos sentimens ? — Ce bonheur pourroit être l'objet de mes vœux, mais non celui de mes espérances : mon respect devroit vous rassurer ; jamais passion n'a été plus tendre ni plus violente que celle que vous m'inspirez ; je sens que je n'en suis plus le maître, et c'est pour m'éviter le tort

de faire quelques extravagances qui pourroient vous compromettre, que je vous supplie de m'accorder la permisson de vous en entretenir. Seroit-il possible que vous fussiez assez peu touchée de ma situation pour ne point consentir à cette légère faveur? A quelle funeste épreuve mettriez-vous ma raison!....Ces paroles prononcées d'un ton plein de trouble et de passion ne trouvèrent que trop facilement le chemin d'un cœur déjà prévenu.—Eh! que'espérez-vous de cette complaisance, lui demanda madame de Monaco avec un regard fait pour dissiper toute inquiétude, et rassurer parfaitement Monsieur de Lauzun contre un excès de sévérité?—Une félicité que je ne changerois point contre les droits de l'amant le plus heureux du monde, répliqua-t-il avec vivacité.—Que vous êtes pressant, dit madame de Monaco,

avec embarras ; mais de grace, finissez un entretien aussi dangereux, si vous ne voulez pas que mon trouble me trahisse aux yeux de toutes les personnes qui sont ici et qui m'observent. Elle remarqua à la joie qui éclatoit sur le visage de Monsieur de Lauzun, qu'il lui étoit échappé de dire plus qu'elle ne vouloit ; elle rougit, baissa les yeux, et fut se placer de manière à ne pas lui laisser la moindre occasion de lui parler le reste de la soirée.

Monsieur de Lauzun avoit bien cette crainte et cette défiance que donne un véritable amour, mais il desiroit trop ardemment d'être aimé pour ne point saisir avec rapidité la plus foible espérance d'un tel bonheur. La douceur du regard et de l'accent de madame de Monaco fut pour lui un trait de lumière. Quel charme incon-

cevable dans les commencemens d'une vive passion; tout se présente sous un aspect attrayant: la plus légère faveur cause une émotion délicieuse, on veut mettre le comble à ses plaisirs:... Desirs trompeurs! le prestige s'évanouit. Heureux! si l'on conserve encore des transports!

Comme rien ne plaît davantage que de s'occuper à loisir d'une idée nouvelle et agréable, Monsieur de Lauzun se retira de bonne heure, et passa une partie de la nuit à y rêver, jusqu'au moment où un sommeil doux comme ses pensées, enchaîna ses sens, et il se réveilla avec un sentiment de joie et de bonheur inexprimables: il ignoroit que le prince de Monaco formoit un projet, dont le succès pouvoit être fatal à son amour.

Le Roi venoit de rappeler son ambassadeur en Angleterre, et cette place

excitoit l'ambition de plusieurs grands Seigneurs, ce qui ne surprendra point quand on songe que la Cour de Louis et celle de Charles brilloient entre toutes celles de l'Europe, d'un éclat, d'une majesté et d'une grandeur supérieures à tout ce qu'on avoit imaginé jusqu'alors. Il est vrai qu'au milieu de cette rivalité de recherches, de politesse, de galanterie fine et délicate, la France l'emportoit, et laissoit toujours bien loin derrière elle l'Angleterre, qui néanmoins pouvoit s'enorgueillir d'être une émule digne de la Cour de Louis XIV ; et Londres, en occupant la seconde place, méritoit d'être cité comme un véritable séjour de goût et de plaisirs, sur-tout dans un temps où les mœurs et les usages des autres Nations conservoient encore des restes de l'esprit des siècles précédens;

Le prince de Monaco desiroit ardemment d'aller à Londres avec le caractère d'ambassadeur, et il jeta les yeux sur Monsieur de Lauzun pour l'aider à réussir dans son dessin: il ne voyoit qu'un crédit aussi bien établi que le sien, qui pût lui faire emporter cette faveur sur un grand nombre de concurrens. Qu'on se figure l'embarras de Monsieur de Lauzun à une pareille proposition! C'étoit lui demander de préparer de ses propres mains l'abîme où devoient s'engloutir toutes ses espérances; car enfin monsieur de Monaco ne patiroit point sans sa femme: d'un autre côté, comment refuser ou paroître seulement mettre de l'indifférence à servir un homme qu'il avoit tant de raisons de ménager? et quand il parviendroit à le tromper sur des démarches, où il ne mettroit qu'un

empressement feint, n'étoit-il pas à craindre que dégoûté d'une Cour où il eut essuyé un pareil refus, il ne repartît sur le champ pour l'Italie.

Toutes ces réflexions accablèrent Monsieur de Lauzun, les irrésolutions de son esprit étoient inexprimables. mais, comme rien n'exalte plus l'amour que la crainte et les obstacles, le sien, loin d'en être abattu, ne parut jamais plus tendre et plus passionné. Dans ce flux et reflux de sentimens divers, il chercha à voir Madame de Monaco, persuadé que sa vue seule pouvoit lui inspirer le meilleur parti à prendre dans une circonstance aussi difficile. Il part, il vole chez elle; on l'annonce; il regarde, il la voit seule, plus belle, plus charmante que jamais: tremblant de plaisir et d'amour, il résiste à peine au desir de se jeter à ses pieds; cependant il redoute de

perdre tout le prix de cet heureux moment, en l'effrayant par la vivacité de cette action ; mais bientôt l'amour l'emporte sur cette vaine prudence, et lui dicte ce langage passionné et séducteur contre lequel la vertu résiste si difficilement quand le cœur a cédé. Prosterné à ses genoux, il tenoit une de ses mains, et dans ses transports, il osoit la couvrir de mille baisers. Madame de Monaco ne se défendoit plus que foiblement pour retenir l'aveu de sa propre tendresse: ce n'est plus son devoir, sa vertu qu'elle oppose aux vœus de Monsieur de Lauzun, mais des craintes vagues et même flatteuses qui portent sur sa légéreté naturelle: danger bien réel sans doute, mais dont l'éloquence d'un amant triomphe facilement dans une pareille situation. — Quel cruel soupçon, s'écria Monsieur de Lauzun! Ah! croyez que

la même ardeur enflammera toujours mon ame: l'inconstance a-t-elle jamais habité avec le bonheur! A peine eut-il achevé ces mots, que la porte du salon s'ouvre, et Monsieur de Monaco paroît devant eux. Confondus, éperdus l'un et l'autre, ils sont un instant incertains si le Prince n'a pas aperçu le mouvement que vient de faire Monsieur de Lauzun en se relevant; mais, dans tous les cas, leur tête-à-tête, le trouble, le désordre qui se peint sur tous leurs traits est plus que suffisant pour alarmer un mari, et exciter sa jalousie.

Le plaisir étouffe quelquefois la voix de la conscience, mais la crainte la réveille promptement; aussi madame de Monaco paya bien cher, dans ce terrible moment, la foiblesse d'avoir souffert Monsieur de Lauzun à ses

genoux, par le sentiment de terreur qui s'empara de son ame. Cependant sa punition se borna à une vaine frayeur ; car, M. de Monaco, tout occupé de ses projets d'ambassade, ne remarqua rien ; au contraire, charmé de la présence de Monsieur de Lauzun, il ne voit dans sa visite qu'une occasion favorable de lui parler de nouveau et plus librement de ses desseins. Monsieur de Lauzun remarqua cette heureuse préoccupation, et il sentit aussitôt combien il étoit heureux d'avoir échappé à un danger aussi éminent : il entra dans les vues du Prince avec une liberté d'esprit et une chaleur qui n'étoient pas sincères sans doute, mais qu'il croyoit telles alors, parce qu'il n'apercevoit que le plaisir de savoir madame de Monaco hors de péril ; toute autre considération disparut devant un intérêt aussi puissant.

Le Prince, ravi de lui voir des dispositions aussi favorables, les attribua à son amitié pour sa cousine, il dit mille choses à ce sujet, qui, en elles-mêmes, n'étoient point déplacées, mais qui, dans ce moment, pouvoient paroître au moins ridicules; aussi madame de Monaco ne put se défendre d'un léger sourire, qui ne fut point d'un fâcheux augure pour Monsieur de Lauzun; car, auprès d'une femme jeune et encore innocente, un mari paroît toujours le rival le plus redoutable.

Dans ces circonstances, Monsieur de Lauzun sentit le besoin d'un ami à qui il pût confier son secret, son esprit n'étoit point assez libre pour combiner avec prudence et concilier les ménagemens dus à M. de Monaco, et son amour pour sa femme. Le comte de Guiche seul lui inspiroit une con-

fiance assez étendue pour lui ouvrir son cœur ; mais comment avouer au frère des sentimens qui outrageoient sa sœur ! car on croyoit encore alors que l'honneur d'une maison reposoit en partie sur celui des femmes : ce principe cher et sacré s'établissoit, se développoit par l'éducation, et se fortifioit par l'exemple. Excepté quelques êtres corrompus et méprisés, personne n'étoit exempt de cette opinion. Cette façon de penser est un peu différente de celle de nos jours, où chacun s'imagine qu'une responsabilité personnelle est déjà une chose assez difficile, sans se charger encore de celle de sa famille. On consent volontiers à partager la gloire de celui qui s'élève, mais on s'isole froidement et sans effort, de celui qui se déshonore ; quelquefois même, il n'en faut pas tant pour rester sans parens, le

malheur seul suffit pour rompre les liens du sang. Mille préceptes enseignent que les fautes sont personnelles : que c'est un préjugé barbare de faire retomber la peine du coupable sur l'innocent, et on ne réfléchit point que ce préjugé est du nombre de ceux qu'il faut respecter, qu'il faut conserver, parce qu'il est utile à la société, et qu'il est le soutien des vertus de famille.

Le hasard fit enfin pour Monsieur de Lauzun plus qu'il n'auroit osé espérer : en rentrant un soir chez lui, il trouva M. de Guiche qui l'attendoit. Le Comte avoit une passion romanesque pour Madame, belle-sœur du Roi ; on sent qu'une pareille témérité ne pouvoit être enveloppée d'un voile trop mystérieux ; mais un sentiment très-vif, toujours renfermé en soi-même, répand sur la vie un froid

mortel, et le Comte n'hésita point à épancher le sien dans le sein de l'amitié. Après quelques instans d'une conversation insignifiante, il lui dit: Je veux vous parler de l'affaire la plus importante de ma vie, qui me donne les plus grands chagrins et les plus grands plaisirs qu'un homme puisse éprouver; je n'ai encore osé me confier à personne, mais je veux vous ouvrir mon cœur; soyez le dépositaire de tous mes secrets. Il lui fit ensuite le portrait divin, sans être exagéré, des charmes de celle qu'il idolâtroit.

Henriette d'Angleterre étoit digne en effet des hommages de toute la terre; c'étoit la Princesse la plus accomplie de son siècle: sa beauté surprenoit tous ceux qui l'approchoient. Elle avoit apporté à la Cour les agrémens d'une conversation douce et animée, soutenue par la lecture des bons

ouvrages, et par un goût sûr et délicat ; elle y introduisit une politesse et des graces dont on avoit à peine l'idée dans le reste de l'Europe. Elle avoit tout l'esprit de son frère Charles II. embelli par les charmes de son sexe, par le don et par le desir de plaire ; enfin, elle étoit telle qu'il faut être pour régner sur le cœur des François ; et quoiqu'elle touchât au premier trône du monde, on voyoit à ses perfections qu'elle avoit été nourrier au sein du malheur. Je sens, ajouta le Comte, tout ce que vous pourriez m'opposer contre une passion entourée de mille dangers, et qui n'est soutenue d'aucune espérance ; mais croyez-moi, il est trop tard pour la surmonter. Si quelque chose au monde en avoit eu le pouvoir, je l'aurois trouvé dans les chagrins horribles que me causent les

empressemens du Roi; vingt fois le jour je sens mon ame au désespoir par la jalousie qui la déchire; et, ce qui met le comble à mes maux, c'est de voir que Madame est flattée en secret des sentimens qu'elle lui inspire. Au milieu de si cruelles peines, il me reste la consolation de la voir chaque jour, d'être de sa société intime, et de m'en voir traité avec beaucoup de distinction: elle m'a même confié plusieurs fois les chagrins que lui donne Monsieur. Le miracle d'enflammer le cœur de ce Prince, n'est sans doute réservé à aucune femme, puisque la plus parfaite de toutes n'a pu y réussir. Entièrement subjugué par le chevalier de Lorraine, l'empire inconcevable qu'il exerce sur lui se fait sentir à Madame et à toute sa maison. Le crédit extraordinaire dont elle jouit, ne la préserve point de cette indigne domi-

nation ; cependant elle va donner à toute la Cour une preuve éclatante de son pouvoir, qui devoit bien faire faire quelques réflexions à Mme de Lorraine sur la faveur dont elle paroît enfin se servir pour le punir de son insolente hardiesse. Sous peu de jours la Cour apprendra que le Roi accorde à Madame ce qu'aucune fille de France n'a encore obtenu avant elle, une surintendante de sa maison, à l'égal de celle de la maison de la Reine, et il laisse à son choix la nomination de cette place importante (1).

Cette nouvelle frappa vivement Monsieur de Lauzun : une idée agréable, mais confuse s'empara de son esprit ; il resta quelques instans sans répondre, puis il demanda au Comte quelle étoit la personne que Madame désigne-

(1) Historique.

roit pour remplir cette charge. — Elle n'a point encore fixé son choix ; vous sentez qu'il est important pour elle d'y apporter beaucoup de circonspection et d'agir avec une extrême prudence. — Et vous ne cherchez point à profiter de la confiance qu'elle vous témoigne pour la décider en faveur de votre sœur ? — Non ; tout occupé de ce malheureux amour, je suis incapable de me livrer à aucune autre idée. — En effet, il faut que vous en soyez bien enivré, puisqu'il vous fait oublier les intérêts les plus chers, et que vous n'ayez pas songé d'abord à demander cette place pour madame de Monaco. Comment n'avez-vous pas réfléchi que c'étoit le seul moyen de la conserver en France ? Voulez-vous qu'elle reste à jamais exilée de sa patrie ? D'ailleurs, les avantages et les distinctions qui y sont attachés, sont immenses ; quelle

autre femme est plus faite pour les mériter que madame de Monaco ! Monsieur de Lauzun chercha à donner à ces paroles un ton aussi naturel que possible ; mais son agitation intérieure s'augmentoit des efforts qu'il faisoit pour la dérober. Le comte de Guiche saisit avec joie cette idée, et on convint qu'il s'occuperoit sans perdre un instant de la réussite de ce projet.

Monsieur de Lauzun étoit satisfait de l'espérance que rien ne pourroit plus le séparer de madame de Monaco, et le Comte l'étoit tellement d'avoir enfin un confident de sa passion, que ni l'un ni l'autre ne sentoient le besoin de se retirer : le plaisir tient plus éveillé que la douleur, et il faisoit déjà grand jour quand ils se séparèrent.

Monsieur de Lauzun étoit parvenu à calmer en quelque façon les tourmens

de la jalousie qu'éprouvoit le Comte. —J'ai fait quelques observations sur l'état du cœur du Roi, lui disoit-il, et je suis persuadé que ses assiduités chez Madame ne regardent qu'une de ses filles d'honneur. Vous souvenez-vous de l'histoire du bosquet de Fontainebleau, lorsque, en soie, le Roi écouta la conversation de plusieurs jeunes personnes que l'obscurité l'empêcha de reconnoître? Il a été vivement flatté de la manière tendre et naïve dont l'une d'elles s'est exprimée en parlant de lui: le son de sa voix étoit si touchant, et si agréable, qu'il est facilement parvenu à la découvrir; ravi de la trouver jeune et belle, il en est devenu fortement épris. Vous pouvez aisément imaginer le transport qu'il éprouve d'être aimé pour lui-même; il est si rare de trouver ce bonheur dans le rang qu'il occupe! Les plus belles femmes de la

Cœur se disputent son cœur ; et celle qui lui a donné le sien avant qu'il ne l'eût seulement remarquée, est la seule qui n'ose y prétendre : elle se tient à l'écart ; n'aspirant qu'à le voir quelques heures de jour sans en être aperçue, elle passe le reste à s'occuper de lui. Ce caractère dans une personne élevée depuis son enfance à la Cour, et qui ne manque ni de beauté ni d'esprit, paroît si étonnant au Roi, qu'il éprouve un respect et une timidité peu ordinaires dans un Souverain ; et ce n'est qu'à la crainte de lui déplaire qu'on peut attribuer le mystère qui couvre encore sa passion. Au reste, je suis surpris que vous ayez pu soupçonner un instant le Roi capable d'aimer la femme de son frère ; certes, il est trop honnête homme pour s'abandonner à un tel sentiment ; et soit qu'il l'ait éprouvé malgré lui, au lieu de chercher le pré-

sence de Madame, il l'auroit évitée. — Ah ! répondit le Comte, on voit bien que vous ne connoissez point encore l'amour, puisque vous croyez qu'on peut le surmonter.

Monsieur de Lauzun fut bien tenté dans cet instant de lui découvrir son secret : qu'auroit-il pu lui reprocher, lui qui venoit d'avouer que l'effort de vaincre une passion étoit au-dessus des forces humaines ? Mais il se souvint à tems que la même action s'envisage différemment suivant l'influence plus ou moins éloignée qu'elle exerce sur nos intérêts. Aussi voit-on souvent les vices du monde déguisés sous une forme séduisante, revêtus d'un coloris de bienséance, loin de choquer, de frapper par une impression désagréable, attirer, plaire à l'esprit et exciter l'admiration ; mais du moment qu'on devient personnellement la victime de ces

mêmes vices, on sent bientôt tout ce qu'ils ont d'affreux ; on déplore la cause dont l'effet avoit paru charmant avant de nous atteindre. Que de femmes ne connoissent la pitié pour un amour trahi que lorsqu'elles éprouvent elles-mêmes les horreurs de la perfidie !

Enfin tout sembloit conspirer pour favoriser les vœux de Monsieur de Lauzun ; le prince de Monaco fut nommé ambassadeur à Londres, et dut en partie ce poste aux soins et au crédit de Monsieur de Lauzun ; et Madame accorda avec plaisir au comte de Guiche la faveur qu'il sollicitoit pour sa sœur. A cette seule considération, madame de Monaco l'auroit emporté sur toutes les autres femmes, mais elle y joignoit encore l'avantage de plaire à la Princesse.

Il est facile d'imaginer la joie que tant de prospérités fit naître dans l'ame

naturellement vaine et ambitieuse de madame de Monaco, et combien son penchant pour Monsieur de Lauzun dut s'accroître en apprenant de son frère la part qu'il avoit eue à ces événemens. Comment n'être pas sensible aux soins de celui qui plaît ! et cette disposition, si naturelle à la reconnoissance, jointe au désir de la témoigner, devoit bientôt donner à Monsieur de Lauzun l'assurance charmante d'être aimé. Depuis long-temps les sentimens de madame de Monaco se peignoient dans ses yeux, et sa bouche ne cherchoit peut-être qu'une occasion favorable pour les déclarer : l'aveu de l'amour, préparé par ce langage muet et mystérieux qui mène par degrés à de plus grands plaisirs, a un charme dont on ne sauroit trop prolonger la durée.

Il y eut une fête à l'hôtel de Gram-

ment à l'occasion de deux événements qui combloient de graces la famille du Maréchal. Un bal masqué est de toutes les circonstances la plus favorable à un amant pour triompher d'une résistance qui commence à se lasser, et la fête devoit se terminer par un bal auquel toute la Cour assista. Monsieur de Lauzun n'y chercha qu'un seul objet, et bientôt il a deviné celle qu'un déguisement impertun cachoit à ses yeux. La liberté qu'inspire naturellement le masque, lui donne une grande facilité pour déployer tous les charmes de son esprit. Il la supplie avec ardeur de lui avouer que son cœur ne s'est point trompé. — Vous pouvez bien dérober votre beauté à tous les regards, lui disoit-il, mais comment déguiser vos graces? Elles paroîtront toujours, quoi qu'on veuille leur substituer; d'ailleurs est-il un voile impénétrable à

l'amour à Madame de Monaco étoit dans le trouble universel où nos actions sont bien moins l'effet de notre volonté que de la force des sensations qui nous entraînent : émue par la musique et la danse, seule avec Monsieur de Lauzun, au milieu de cette foule brillante, elle ne lui opposa plus que cette feinte résistance qui ne fait qu'enflammer les desirs et donner plus de prix aux sacrifices; aussi Monsieur de Lauzun goûta dans toute sa perfection le bonheur attaché à ces premières faveurs, plutôt arrachées qu'obtenues, et cette soirée fut pour lui une source d'émotions délicieuses ; il jouissoit du présent, de l'avenir, mille sentimens se réunissoient pour rendre sa situation une des plus agréables qu'on puisse imaginer. Mais si les hommes mettent de l'orgueil à prouver qu'ils sont susceptibles de ressentir une passion vio-

lente, les femmes au contraire apprennent dès leur naissance à cacher jusqu'à leurs goûts : ce qui fait un titre de gloire pour les uns, condamne les autres à la honte et au remords ; aussi les réflexions qui occupèrent madame de Monaco et Monsieur de Lauzun, après s'être séparés, furent bien différentes ; il étoit au comble de ses vœux, et elle, quand elle ne fut plus soutenue par les objets qui avoient ébloui ses yeux et séduit ses sens, ne put s'empêcher de sentir un trouble mêlé d'effroi qui l'éclaira sur toute l'étendue de sa foiblesse. Sans avoir beaucoup de vertu naturelle, elle avoit les principes d'une parfaite éducation ; et s'ils ne suffisent pas toujours pour préserver des surprises du cœur, ils laissent au moins l'approche au repentir.—Que vais-je faire ? dit-elle quand elle se vit seule ; ce ne sont point des espé-

rances équivoques que je lui ai données...je me suis engagée à répondre à tous ses sentimens...je vais donc m'exposer à tous les malheurs qu'entraîne un amour coupable!..Je vais trahir des devoirs qui me sont chers!...! Sans doute ces réflexions auroient pu être salutaires, si les variations de l'esprit des femmes qui vivent dans le grand monde étoient moins rapides : les affections de leur ame ne sont souvent qu'un assemblage de contrariétés sans fin. Elles sont tourmentées par tant d'intérêts opposés, qu'il est impossible qu'elles puissent agir avec persévérance et avoir une volonté ferme et soutenue. Madame de Monaco auroit peut-être trouvé la force de vaincre son penchant; mais à la seule idée de toutes les jouissances de la vanité, qu'il faudroit sacrifier en fuyant Monsieur de Lauzun pour accompagner

son mari en Angleterre, elle éprouvoit un extrême découragement, une répugnance insurmontable. Et voilà comme des objets vains et puérils exercent un empire funeste sur les cœurs, dominés et enchantés de l'amour du monde. Il falloit néanmoins trouver un moyen ingénieux pour tromper sa conscience; aussi s'abandonna-t-elle avec une secrète complaisance à la pensée qu'il seroit possible de concilier une conduite innocente avec un sentiment coupable sans doute, mais qu'elle croyoit justifié par son excès: d'ailleurs, ne devoit-elle pas être rassurée par les discours pleins de soumission et de respect de Monsieur de Lauzun? n'étoit-elle pas la maîtresse de lui imposer les conditions auxquelles elle consentoit de partager sa tendresse? et ne vouloit-elle pas l'aimer avec sagesse et sans remords? Mais ces raisonnemens

même annoncent une vertu qui s'éteint et qui cherche l'appui incertain d'une confiance aveugle. Au reste, il est aisé d'apercevoir le mal; le difficile est de s'en garantir ou de la réparer: plus nous avons d'expérience, plus nous connoissons le cœur humain, et plus nous devons être portés à l'indulgence pour des fautes qui prennent leur source dans une imperfection et une foiblesse auxquelles nous semmes condamnés par la nature elle-même.

Si Monsieur de Lauzun avoit à rendre grace à la fortune des faveurs que lui accordoit l'amour, celle d'être aimé d'un roi déjà admiré de l'Europe, de voir cette amitié croître chaque jour, devoit l'élever au faîte du bonheur; mais comme rien n'est parfait sur la terre, quelques légers nuages se mêlèrent à ce comble de prospérité. Le départ de M. de Monaco avoit animé les

hommes les plus jeunes et les plus brillans de la Cour de l'espérance de plaire à la Princesse ; mais dans ce grand nombre de rivaux, le plus dangereux étoit, sans contredit le marquis de Villeroi : toutes ses actions prouvoient qu'il étoit passionnément amoureux de madame de Monaco. Monsieur de Lauzun voyoit avec impatience l'ardeur qu'il mettoit à lui plaire. Il avoit ce vif sentiment de crainte qui accompagne toujours l'amour, et qui dégénére bientôt en jalousie dès qu'on se voit disputer l'objet de ses vœux. Villeroi ne tarda point à s'apercevoir de la rivalité qui existoit entre eux ; mais sa présomption naturelle lui fit peu craindre cette concurrence. Cependant se trouvant un soir chez la Princesse, une personne du cercle parla avec éloge de Monsieur de Lauzun, et loua beaucoup son esprit ; il crut alors remarquer un peu

d'émotion sur le visage de madame de Monaco ; et s'approchant d'elle pour s'en assurer, il lui dit en la regardant fixement : Monsieur de Lauzun a plus que de l'esprit, il a du goût, j'en ai la preuve certaine. Il mit un accent si expressif dans ces mots, que madame de Manaco se troubla et rougit excessivement : il ne voulut point l'emqarrasser davantage ; mais dès cet instant il sentit pour Monsieur de Lauzun, outre cette antipathie que donnent les mêmes prétentions, une haine secrète, d'autant plus vive, qu'il cherchoit à la cacher devant le monde ; cependant il redoubla de soins et d'empressement auprès de la Princesse, et épuisa tout ce que son esprit fertile en ce genre put lui inspirer de plus recherché.

Sur ces entrefaites, Villeroi obtint du Roi une commission aussi importante que flatteuse, mais évidemment

au-dessus de ses talens et de ses lumières. L'étonnement des courtisans fut aussi extrême que leurs bruyans applaudissemens au choix du Roi : l'homme le plus vrai de la Cour ne se feroit remarquer dans ces occasions que par son silence.

Monsieur de Lauzun ne pouvoit qu'être charmé de se voir délivré d'un rival aussi dangereux : en arrivant au salon où toute la Cour attendoit le Roi, il vit Villeroi entouré de beaucoup de monde ; il écouta un instant les louanges, les félicitations des courtisans et les réponses modestement orgueilleuses du Marquis ; mais à la fin, impatienté d'une scène qui lui déplaisoit, il se tourna brusquement de son côté, et lui dit tout haut en riant :—Tout le monde vous fait des complimens, monsieur le Marquis ; pour moi, j'attends votre retour pour vous faire le mien.

Villeroi resta confondu de cette attaque imprévue, et il ne put proférer un seul mot ; Monsieur de Lauzun fut enchanté d'avoir mortifié son rival aux yeux de toute la Cour ; mais le Marquis jura au fond de l'ame de se venger, et ne tint que trop fidèlement ce fatal serment.

Cependant, Monsieur de Lauzun, attentif à toutes les actions de madame de Monaco, alloit dans tous les lieux où il pouvoit espérer de la rencontrer. Charmé sans cesse du plaisir de la voir, il desiroit de pouvoir lui parler sans témoins ; il le desiroit avec cette ardeur difficile à concevoir pour les personnes qui n'ont jamais vivement aimé. Il sollicita un rendez-vous, mais on lui fit voir l'impossibilité de l'accorder sans se compromettre; sans doute cette réponse ne le satisfaisoit point, mais un amant délicat devoit s'en contenter,

et il n'insista plus, renfermant en lui-même un desir qui n'étoit que réprimé sans être étouffé, et que les obstacles ne devoient qu'accroître. Dans cette disposition, madame de Monaco lui apprend qu'elle doit aller passer quelques jours à Senlis, chez la duchesse de ***. On étoit alors aux plus beaux jours du printems, Fatigué de fêtes et de plaisirs, chacun étoit heureux de pouvoir jouir du repos et des douceurs qu'offre la campagne, car en général l'amour de la variété est le plus grand penchant de l'homme. Mais si la vue de la nature, parée d'une nouvelle verdure, a un attrait universel, c'est sur-tout aux yeux des amans qu'elle déploie ses plus riches trésors; tout le faux éclat des autres plaisirs disparoît devant celui qu'ils trouvent au milieu de l'ombrage des bois et du parfum des fleurs. L'air voluptueux

qu'ils respirent, entourés d' objets aussi ravissans, porte avec rapidité dans leur ame un feu aussi subtil que violent. C'est là que l'amour règne sur eux avec un pouvoir absolu, et leur fait goûter les véritables jouissances de la jeunesse, qui naissent des sentimens vifs et tendres; c'est là enfin qu'ils trouvent le bonheur, presque toujours aperçu dans le monde, mais bien rarement atteint.

Aussitôt que Monsieur de Lauzun sut le jour que madame de Monaco devoit partir pour la campagne, il forma le projet de l'y suivre; il ne fut point embarrassé de se faire inviter par la Duchesse, elle mit dans cette politesse toute la grace imaginable. Elle étoit bien éloignée de soupçonner tout le prix que monsieur de Lauzun attachoit à cette faveur. La Duchesse étoit la femme de la Cour la plus

magnifique et la plus recherchée pour tout ce qui tient à l'élégance, à l'arrangement des meubles, des équipages, au luxe et aux agrémens de la vie. Ce n'est point la prodigalité qui augmente les jouissances qu'offre une grande fortune; c'est le goût, et celui de la Duchesse étoit parfait. On ne connoissoit point encore les jardins Anglois, mais un amour inné pour les beautés de la nature, lui avoit fait imaginer d'en créer un sans modèle, dans une étendue assez considérable de son parc, où l'eau, l'ombrage, la fraîcheur et la verdure, étoient rassemblés avec profusion; elle le nommoit son Eden, et jamais lieu ne fut plus digne de ce nom.

Il s'étoit déjà passé quatre jours depuis le départ de madame de Monaco, et quoique dans une mortelle impatience, Monsieur de Lauzun n'a-

voit encore osé la joindre, dans la crainte qu'on ne soupçonnât la véritable cause de cet empressement; mais enfin son amour l'emporta sur toute autre consideration. Il part, ou plutôt il vole à Senlis; une absence de quelques jours avoit donné un plus haut degré de vivacité et d'ardeur à son amour. La pensée de madame de Monaco lui causoit un enivrement qui augmentoit à mesure qu'il touchoit au moment de la revoir. Un trouble, une agitation universelle, le saisit en entrant dans le Salon, où tout le monde venoit de se rassembler pour la promenade. Au milieu du bruit que chacun fit pour s'apprêter à partir, il trouva le moyen d'exprimer à madame de Monaco le ravissement qu'il éprouvoit; il lui adressa de ces mots vagues, qui n'ont de prix que par le ton qu'on y met, et le sentiment qu'on y attache;

aussi furent-ils parfaitement compris.

La promenade offrit bientôt à Monsieur de Lauzun l'occasion d'entretenir plus particulièrement madame de Monaco; il la retrouva plus belle que jamais, et ne se lassa point d'admirer ce teint pur et brillant que donne l'air de la campagne, sur-tout ces graces simples et familières qui naissent de la liberté qu'on respire loin des villes, de l'étiquette et des airs apprêtés de la Cour. Les attraits touchans de la nature répandent sur le visage des jeunes personnes une douceur et une sérénité qu'on ne remarque pas ailleurs: C'étoit une beauté nouvelle qui s'offroit à ses yeux, plus ravissante encore que celle qu'il avoit idolâtrée. Dès qu'il put lui parler sans être entendu, il lui peignit avec feu les divers sentimens dont il étoit agité; mais le dé-

sordre qui régnoit dans son air, dans sa démarche, dans toute sa personne, persuada bien mieux madame de Monaco que les discours les plus étudiés. Elle ne chercha point à lui cacher son émotion, et le feu de l'amour, amorti par la pudeur qui brilloit dans ses yeux, acheva de porter le trouble dans l'esprit et les sens de Monsieur de Lauzun.

Lorsque madame de Monaco fut retirée dans sa chambre, elle chercha dans le repos un remède contre les agitations de son cœur ; mais en vain sa pensée vouloit échapper au souvenir de cette soirée : des images trop douces, trop séduisantes remplissoient son ame, et le sommeil ne put approcher de ses yeux. Cependant sa poitrine étoit oppressée ; elle se leva, et ouvrit sa fenêtre pour respirer plus librement. La nuit avoit à peine tem-

péré la chaleur du jour, l'air étoit encore étouffant ; la lumière douce de la lune, en éclairant parfaitement les objets, lui ôta toute crainte de descendre dans le jardin, où elle espéroit respirer plus de fraîcheur : son projet n'étoit pas de s'éloigner des environs du parterre ; mais s'abandonnant insensiblement à ses idées, elle suivoit machinalement un sentier, quand le bruit de l'eau fixant enfin ses sens, la tira de la profonde rêverie où elle étoit plongée. Elle se trouva à l'entrée d'une grotte du haut de laquelle une source, tombant en cascades, arrivoit dans un large bassin de marbre : un ruisseau bordé d'arbrisseaux, et alimenté par les eaux limpides du bassin, couloit dans une vallée de verdure et arrosoit des retraites ombragées : l'isolement, sur-tout l'éloignement du lieu, l'effraya d'abord, et elle voulut

brusquement retourner sur ses pas ; mais bientôt le charme mélancolique de l'eau, la fraîcheur qu'elle répand, et encore plus la disposition de son cœur, si bien préparé à goûter toute la volupté que ce séjour pouvoit inspirer, la firent changer de résolution ; et surmontant la vaine terreur qui l'avoit saisie un instant, elle se livra à toute la douceur de ses pensées. Sans défiance sur ses sensations dans la solitude absolue où elle croyoit être, elle s'abandonna à cet attendrissement voluptueux qui fait fermenter l'amour, amollit l'ame, et la laisse sans force et sans courage. Le nom de Monsieur de Lauzun qu'elle prononça assez haut, sembloit lui échapper malgré elle. Dans ce moment un léger bruit lui fait tourner la tête, et elle le voit à deux pas derrière elle : à cette apparition inattendue, elle jette un cri d'amour et

d'effroi ; la tendresse et la crainte agissent si violemment sur son ame, qu'elle est près de s'évanouir : Monsieur de Lauzun voit avec anxiété la pâleur extrême répandue sur son visage ; il remarque avec douleur l'état violent où la jette sa présence ; il tombe à ses pieds, et la conjure de lui pardonner la témérité de l'avoir suivie. — Que faut-il faire pour vous rassurer, lui dit-il d'un ton respectueux et tendre ? je suis prêt à me soumettre à tout ce que vous exigerez. Oui, dussiez-vous m'ordonner de m'éloigner à l'instant, je trouverois dans l'excès de mon amour la force nécessaire de vous faire le sacrifice du moment le plus beau, le plus doux de ma vie ; mais non ! vous ne prononcerez point un arrêt aussi cruel ! vous confierez à mon amour le soin de veiller à votre

bonheur ; ne m'est-il pas mille fois plus cher que le mien?

Un amant, jeune, aimable, aimé et passionné persuade facilement tout ce qu'il veut. Comment résister au charme de sa voix, à ces accens pénétrans de l'amour qui vont porter jusques au fond du cœur la douce conviction d'être aimé ! .... Madame de Monaco, entraînée par un sentiment qui absorbe toutes les facultés de son ame, mais tremblante, respirant à peine, et ne pouvant se soutenir, s'appuie avec un sourire charmant sur le bras de Monsieur de Lauzun qui, transporté de joie, ne laisse échapper que quelques mots mal articulés ; tandis que ses bras la soutiennent, ses mains émues la pressent contre son sien ; mais succombant bientôt lui-même sous l'excès des sentimens qui l'oppressent, il

l'entraîne doucement dans un bosquet de lilas chargé de fleurs ; et là, assis à ses côtés sur un siége de gazon, il lui fait mille sermens de l'aimer toujours et de lui consacrer le reste de sa vie. Madame de Monaco, égarée par les émotions les plus dangereuses, l'écoute avec ravissement ; ses idées ne sont presque plus que des sensations ; l'amour triomphe sans beaucoup de peine quand la légéreté et l'inconséquence préparent la défaite. Pour lui résister, il ne faut jamais rien lui accorder ; car, à moins de circonstances trop heureuses, l'imprudent aveu d'un amour partagé annonce déjà la récompense à l'amant. Madame de Monaco en fit la funeste expérience ; elle ne sortit un bosquet fatal où son imprévoyance l'avoit conduite qu'après une perte irréparable. Ceux dont l'indulgence admet des foiblesses par-

donnables, verront peut-être quelques motifs d'excuser, ou du moins de plaindre son égarement; car si on ne peut nier l'influence des choses extérieures sur nos actions, il faut avouer que tout ce qui pouvoit frapper agréablement ses sens se trouvoit réuni dans ce beau séjour: la verdure, le parfum des fleurs, le silence de la nuit, interrompu seulement par le murmure de l'eau, et les accens passionnés de l'amour, la vue enfin de tous les objets environnans éclairés par la lune, dont la lumière mystérieuse rassure la pudeur sans la garantir, et répand plus de charmes sur la nature qu'elle n'en dérobe; tout concouroit à la plonger dans cet état de mollesse, trop séduisant pour ne pas conduire à l'entier abandon de soi-même.

Cependant le jour alloit paroître, il falloit songer à se séparer; madame

de Monaco s'en souvint la première: Monsieur de Lauzun ne pouvoit se résoudre à la quitter; il n'y consentit qu'après lui avoir prodigué les plus tendres caresses, tous les sermens les plus expressifs d'une constance inviolable, et en avoir obtenu la promesse solennelle de la revoir la nuit suivante. Madame de Monaco n'eut ni la force, ni, peut-être, la volonté de la lui refuser; et ne cherchant désormais le bonheur que dans la passion qui lui enlevoit la conscience d'une conduite pure et irréprochable elle se livra sans résistance, comme sans remords, à l'attrait de son penchant.

Huit jours s'écoulèrent dans un enchaînement de plaisirs et de jouissances qui ne peuvent être appréciés que de ceux qui les ont goûtés. Cette heureuse situation étoit cependant troublée par l'approche du moment où madame de

Monaco devoit retourner à la Cour: déjà l'on avoit formé le projet d'écrire à Madame, pour lui demander la permission de prolonger son absence de quelques jours, lorsque Monsieur de Lauzun reçut l'ordre du Roi d'aller le joindre sur-le champ; il fallut obéir. Madame de Monaco fixa son retour au surlendemain, et Monsieur de Lauzun s'arracha d'auprès d'elle le plus heureux et le plus amoureux de tous les hommes.

En arrivant à Saint-Germain, il rencontra le comte de Guiche; la joie la plus vive brilloit sur son visage. En le voyant, Monsieur de Lauzun devina qu'il avoit des confidences à lui faire.—Que je suis heureux de vous voir, lui dit le Comte en passant rapidement auprès de lui, j'ai mille choses à vous dire! il faut que je vous parle ce soir chez vous, de grace ne man-

quez pas de vous y trouver: Monsieur de Lauzun le promit, et entra au château.

A peine parut-il dans la chambre du Roi, que ce Prince n'ayant auprès de lui que quelques Seigneurs qui étoient dans sa familiarité intime, le fit approcher en lui disant: Monsieur de Lauzun, nous parlons des passions qui dominent les hommes avec le plus de violence, l'amour et la gloire; croyez vous que la gloire seule doive occuper notre ame, ou ne regardez-vous pas le bonheur d'aimer comme la plus belle récompense des travaux que l'honneur nous fait entreprendre? —Il me semble, Sire, répondit Monsieur de Lauzun, que la raison elle-même unit l'amour à la gloire, celle-ci s'exalte de l'enthousiasme de l'autre; les séparer laisseroit un vide affreux dans le cœur.—Je suis de votre avis,

répliqua le Roi, et j'aurois de la peine à me persuader que pour exécuter de grandes choses, il faille bannir un sentiment que les plus grands hommes ont ressenti. Comment Votre Majesté pourroit-elle dédaigner l'amour, interrompit le comte de Lude, quand tout en elle doit l'inspirer.— Cela n'empêche point, dit le duc de Saint-Aignan, que l'amour ne sera jamais qu'un plaisir pour vous, Sire, tandis que la gloire restera seule votre passion favorite.—Je ne m'en défends point, reprit le Roi, rien ne me paroît plus doux que les premiers regards de la gloire ; je me souviendrai toute ma vie des mauvaises nuits que j'ai passées dans la dernière campagne, surtout lorsque le vicomte de Turenne battit les Espagnols, réduisit le Quesnoy, et fit lever le siége d'Arras ; quand je me voyois réduit par la trop

grande tendresse de la Reine ma mère, à vaincre, à défendre mon Royaume par la valeur d'un autre; quand je pensois aux batailles qui se donnoient chaque jour sans moi, je ne pouvois fermer l'œil, et je me sentois consumer de ma propre ardeur dans cette inaction. Enfin tout a changé, et j'ai pu, sans manquer à la reconnaissance, m'occuper de toutes les obligations d'un Souverain. J'avoue néanmoins avec franchise que j'ai un tres-grand penchant pour les plaisirs; cependant, si on s'apercevoit qu'ils me fissent négliger mes devoirs, je regarderois comme mon meilleur ami celui qui m'en avertiroit.—Votre Majesté vérifie bien, s'écria Monsieur de Lauzun, ce que M. le Cardinal a dit en confidence au maréchal de Grammont: *Il y a de l'étoffe en lui pour faire*

quatre Rois et un honnête homme (1). Le Roi prouva par un sourire plein de grace que Monsieur de Lauzun avoit bien fait de dire tout haut ce que Mazarin n'avoit glissé qu'à l'oreille, dans la crainte sans doute que son disciple ne devînt trop tôt son maître.

Quoique le Roi eut l'air assez animé pendant tout le temps qu'avoit duré la conversation, Monsieur de Lauzun crut remarquer sur sa figure l'empreinte de la tristesse et de l'inquiétude, et l'examinant davantage, il trouva même que ses traits étoient altérés; cependant le Roi partit pour la chasse sans se plaindre de sa santé. En arrivant à l'une des portes du parc par laquelle il devoit sortir, le portier, quoiqu'averti, ne s'y trouva point, et se fit long-temps chercher;

(1) Historique.

comme il arriva tout courant et couvert de sueur, tout le monde l'accabla de reproches durs et humilians. Le Roi voyant ce malheureux saisi de crainte et d'effroi, dit avec douceur, pourquoi le grondez-vous ainsi? croyez-vous qu'il ne soit point assez affligé de m'avoir fait attendre (1). Ces paroles, pleines de modération, furent recueillies et admirées par tous ceux qui étoient dignes de les apprécier, car la bonté sur le trône paroît dans son plus beau jour, et en général, quelle est la vertu à qui une couronne ne donne pas un nouvel éclat?

Au retour de la chasse, la tristesse du Roi devint si profonde et si remarquable, que chacun chercha avec empressement à en pénétrer le motif; Monsieur de Lauzun, sans témoigner

(1) Historique.

son inquiétude, souffroit plus que personne ; l'état du Roi lui déchiroit l'ame. Ce Prince étoit en effet livré aux tourmens les plus étranges et les plus violens : passionnément amoureux de mademoiselle de la Vallière depuis plus d'un an, elle avoit constamment résisté à son amour quoiqu'elle le partageât. Le sentiment qu'il éprouvoit lui paroissoit si extraordinaire, qu'il se crut frappé d'une passion inconnue au reste des hommes : en vain il avoit essayé plusieurs fois de bannir de son cœur le souvenir de mademoiselle de la Vallière, souvent même ébloui par la beauté éclatante d'une autre femme, il se croyoit guéri ; quelques jours après il revenoit à elle plus épris que jamais ; dans cette situation, il chercha des consolations en épanchant son secret dans le sein de l'amitié ; et il choisit Monsieur de Lauzun

pour recevoir cette confidence, comme le plus cher de ses favoris : seul avec lui dans son cabinet, il lui dévoila toute l'étendue et la violence de son amour, et lui peignit avec force sa douleur de ne pouvoir triompher des scrupules de mademoiselle de la Vallière. Monsieur de Lauzun, après avoir écouté attentivement le Roi, ne fut frappé que d'une pensée ; c'étoit l'étonnement que l'on pût être aimé de lui et conserver la puissance de résister : son enthousiasme étoit si sincère, et si exalté sur tout ce qui regardoit ce Prince, que son jugement en étoit aveuglé ; car, au lieu d'admirer la vertu de mademoiselle de la Vallière, son cœur osa l'accuser d'ingratitude, et presque d'un crime, pour une conduite qui devoit au contraire le remplir de respect et même de vénération.

On sent que le Roi trouva quelque

soulagement à parler de ses peines à un homme animé de pareils sentimens : aussi, après un entretien de deux heures, ce Prince le quitta plus calme, mais sur-tout touché de ce dévouement sans bornes dont il ne trouvoit d'exemple qu'en lui, puisque malgré l'excessive flatterie des autres courtisans, aucun n'avoit le talent de parler à son cœur comme Monsieur de Lauzun ; aucun ne lui manifestoit son attachement d'une manière aussi agréable et aussi singulière.

En sortant de chez le Roi, Monsieur de Lauzun se souvint du rendez-vous qu'il avoit donné au comte de Guiche ; il devinoit d'avance l'objet de sa visite, et ne fut pas peu empressé d'apprendre des particularités secrètes sur une personne aussi belle et d'un rang aussi élevé que madame Henriette.

Le Comte ne se fit point attendre, et aussitôt qu'il aperçut Monsieur de Lauzun, il s'écria :—Ah ! mon ami, je meurs d'impatience de vous parler : félicitez-moi, j'ai passé subitement du désespoir au comble de la joie. Il alla ensuite lui-même fermer la porte pour s'assurer que personne ne pouvoit écouter ; puis il dit : — Vous connoissez la beauté et le rang de celle que j'aime ; vous savez tout ce que cette passion m'a fait souffrir ; avec quel soin je l'ai cachée au fond de mon cœur ! vous vous rappelez la jalousie que m'a inspirée le Roi, dont les empressemens ont fait croire à toute la Cour, et à Madame Henriette elle-même, qu'il en étoit amoureux ; toutes ces cruelles inquiétudes ont duré trois mois, qui m'ont paru trois siècles de souffrances. Tant de troubles, d'agitations et de peines me firent tomber dans une pro-

fonde tristesse, qui influa sensiblement sur ma santé ; mais ce qui pensa me faire perdre la raison, ce furent les continuelles questions du Roi pour savoir la cause de cet état : la prudence étoit près de m'abandonner quand je vous ouvris mon cœur. C'est alors que vous me fîtes part de vos soupçons sur le véritable objet des assiduités du Roi : vos conjectures se sont vérifiées. Depuis huit jours sa passion pour mademoiselle de la Vallière se fait remarquer de tout le monde ; il ne prend plus aucun soin de la déguiser, et tout en conservant les égards de la politesse la plus recherchée envers Madame, il ne la lui cache pas plus qu'aux autres.... Imaginez sa surprise, en voyant que des vœux qu'elle croyoit pour elle, pussent être adressés à une de ses filles d'honneur : naturellement fière, elle passa de l'étonnement au

plus vif ressentiment.... Il y a quelques jours que le Roi parloit à mademoiselle de la Vallière dans une embrâsure de fenêtre ; mademoiselle de Montalet et moi étions seuls auprès de Madame, à quelque distance de là. — J'ignore, me dit tout bas Madame, quand il plaira au Roi de mettre fin au rôle ridicule qu'il me fait jouer en me faisant servir de prétexte pour favoriser son amour. En vérité, je suis indignée de voir tant de fierté réduite à tant d'abaissement. — Ah ! Madame, l'amour ne connoît point ces vaines distinctions, lui répondis-je ; au reste, le Roi ne peut aimer que des personnes au-dessous de lui. — Il me semble, reprit-elle assez brusquement, qu'il avoit fait un choix qui devoit le préserver d'une aussi grande chute. Vous voyez que je vous parle avec une grande confiance, mais je vous avoue que je

voudrais que le Roi renonçât à un attachement aussi indigne de lui. — Et qu'importe à votre Altesse, lui repliquai-je avec vivacité, si le Roi conserve toujours les mêmes distinctions pour elle, et si elle veut regarder avec indifférence.... Je n'osai achever. Regrettant peut-être alors de m'en avoir tant dit, elle ajouta avec légéreté : Vous avez raison, je ferai semblant de tout ignorer, et je ne troublerai point les plaisirs du Roi ; il ne saura pas même si sa conduite m'a donné le moindre chagrin. Mais parlons d'autre chose. Dites-moi donc ce qui a pu causer la tristesse où on vous a vu si long-temps, car enfin ce n'est que depuis quelques jours que vous semblez renaître à la vie?.... J'étois si interdit à cette question imprévue, que je demeurai immobile sans lui répondre. — Parlez donc, reprit-elle, croyez

que je suis de vos amies, et comptez sur ma discrétion. — Ah ! Madame, que me demandez-vous ? Je n'en puis dire davantage ; j'ignore comment je m'en serois tiré, si Monsieur et plusieurs de ses Dames ne fussent entrés. Le lendemain Madame vint jouer chez la Reine, où le Roi se trouva. En sortant, je donnai la main à mademoiselle de Montalet, qui me dit tout bas : — On m'a ordonné de vous dire qu'on insiste pour savoir votre secret ; vous pensez bien que ce n'est pas moi qui ai cette curiosité, car je crois en savoir là-dessus autant que vous ; mais si vous m'en croyez, vous ne déguiserez plus rien. — Non, je me perdrois, lui répondis-je, il vaut mieux mourir que de lui déplaire. — Quelle folie ! me dit-elle, en vérité vous me faites pitié : c'est la seule chose sans esprit que vous ayez dite de votre vie.

Je n'eus pas le temps de lui répondre; elle monta à l'instant même en voiture; vous jugez comme je restai étonné, mais je crus qu'ayant remarqué ma passion, elle avoit été touchée de mes peines, et je formai aussitôt le projet de l'intéresser en ma faveur. Le jour d'après je suivis le Roi au Palais-Royal; il n'y resta qu'un instant: après son départ, Madame parla tout bas avec la comtesse de Soissons; je profitai de cette circonstance pour entretenir mademoiselle de Montalet, et je lui avouai franchement mon amour; mais tout ce que je pus en obtenir, fut qu'elle voulut bien me permettre de lui parler quelquefois de mes sentimens, en m'engageant cependant de ne rien lui demander de contraire aux intentions de la Princesse. Elle me dit ensuite mille choses raisonnables sur le danger de nourrir une pareille passion:

Je cherchai à savoir d'elle si Madame l'avoit pénétrée: je la conjurois de me le dire, quand la comtesse de Soissons se leva pour sortir. — Eh bien! comte de Guiche, me dit Madame avec un sourire charmant, serez-vous plus confiant aujourd'hui, me direz-vous le sujet de ces chagrins impénétrables qui ont tant inquiété vos amis? — Je ne sais ce que je dirai à votre Altesse, répondis-je, mais je suis bien sûr d'obéir aveuglément à tout ce qu'elle daignera m'ordonner; cependant par le profond respect que j'ai pour elle, j'aurois voulu lui taire des extravagances qui ne peuvent lui inspirer que de la pitié. — Savez-vous bien, reprit-elle, que loin de diminuer ma curiosité, vous la redoublez. Il me semble que la manière dont je vous parle, vous oblige à ne me rien déguiser. — Vous le voulez, Madame,

répliquai-je; mais souvenez-vous que vous l'avez exigé, et que je ne fais qu'exécuter vos ordres ? .....

Il y a six mois, poursuivis-je, après quelques momens de silence, que j'aime une personne qui touche d'assez près Votre Altesse pour craindre que vous ne preniez ses intérêts contre moi, et que vous ne vous offensiez, que j'aie osé élever mes pensées jusqu'à elle. Mais qui auroit pu lui résister ! Sa beauté est admirable, ses traits, sa taille, sa démarche attirent tous les regards. Elle n'attend point les hommages d'un air inquiet, troublé, mais avec cet air tranquille, qui indique qu'ils ne peuvent lui échapper : quoique jeune, son esprit est aussi éclairé qu'élevé ; ses sentimens sont nobles ; elle forme un assemblage de tant de belles et rares qualités, qu'elle paroît plutôt un ange qu'une créature mor-

telle : et, ne croyez pas, Madame, que j'en parle en amant ; elle est telle que je viens de la peindre ; et si je pouvois vous la montrer, vous en conviendriez avec moi. Je la vis long-temps sans croire faire autre chose que l'admirer, mais je sentis enfin que cette admiration étoit devenue de l'amour, et je le sentis trop tard ; mes feux étoient trop ardens pour être réprimés ; il ne me restoit de raison qu'autant qu'il en falloit pour cacher ma témérité à tous les yeux : ce n'est pas que je ne fusse transporté hors de moi lorsque je me trouvois près d'elle, et que si elle eût pris garde à ma contenance, elle n'eût aisément remarqué le désordre où me mettoit sa présence ; mais cette nécessité de taire ma passion, et la vue du rival le plus redoutable, me rendirent tellement mélancolique, que je tombai dans une

langueur mortelle; j'y aurois succombé sans doute, s'il n'avoit plu à la fortune de me donner quelque consolation. Ce rival puissant auquel je n'osois rien disputer, a tourné les yeux sur un autre objet, et me délivre des tourmens les plus affreux: un peu moins malheureux, je respire plus doucement.... Madame, voyant que j'avois cessé de parler, me dit:—Et le nom de cette charmante personne? Il me semble que je ne vois rien à la Cour qui ressemble au portrait que vous en avez fait; je ne connois pas davantage ce rival qui vous a donné tant d'inquiétudes?—Quoi! Madame voudroit-elle que je lui déclarasse ce que je n'ai point encore hasardé d'avouer à personne? Mais du moment où j'aurai rompu le silence envers celle que j'aime, Votre Altesse peut-être bien sûre de ne plus rien ignorer.

—Je suis satisfaite de cette assurance, répondit Madame en rougissant : jusques ici votre passion est un vrai roman ; néanmoins je vous conseille d'être moins mystérieux avec celle que vous aimez ; vos sentimens ne pourront l'offenser, accompagnés de tant de respect et de soumission. Je voulus lui répondre, mais il entra du monde. J'avois besoin d'être seul, et je me coulai dans la presse. Je ne fus pas plutôt rentré chez moi, que je donnai ordre qu'on renvoyât tout le monde, vous seul excepté. Je repassai ensuite mille fois dans mon esprit tout ce qui m'étoit arrivé depuis quelques jours. Et après diverses résolutions, qui se contrarioient les unes les autres, je me déterminai enfin à lui écrire. Je mis dans ma lettre tout ce que je crus propre à la toucher, et je partis le lendemain pour Versailles, où Madame

et toute la Cour étoient allées. Les courtisans étant peu nombreux, je saisis un moment favorable, et m'approchant de Madame, je lui dis assez bas pour n'être entendu que d'elle: —J'ai découvert mes sentimens, Madame, à la personne que j'ose aimer; un billet que je remettrai à Votre Altesse avant de sortir lui apprendra le nom qu'elle desire de connoître; j'ose la supplier de le lire; ma fortune et ma vie y sont attachées.... Un quart-d'heure après, elle se leva pour passer dans un autre salon; je lui offris la main; j'étois si ému, que je tressaillois involontairement. Cependant, comme mon parti étoit pris, je glissai mon billet dans sa main, et je remarquai que, sous prétexte de prendre son mouchoir, elle le mit doucement dans sa poche.

Je revins à Paris avec toutes les

agitations que peuvent donner l'amour ; je passai la nuit sans dormir, inquiet de savoir le succès de ma lettre. J'ignorois encore si je suivrois le Roi au Palais Royal : vers midi on vint me dire qu'il y avoit grande colation chez Monsieur, et que tout le monde seroit paré : je pris l'habit le plus magnifique que j'aie jamais porté, et me préparai à apprendre ma destinée. En entrant chez Monsieur, nous trouvâmes madame de Soissons, ainsi que madame de Montespan, auprès de laquelle Monsieur paroissoit très-empressé : Madame arriva un moment après, tellement parée de pierreries, et de sa propre beauté, qu'elle effaçoit toutes les autres femmes : je m'avançai pour me trouver sur son passage. Mes yeux lui exprimèrent sans doute une crainte si vive et si ardente, que pour me rassurer, elle me fit un léger

signe de tête ; en même temps un sourire enchanteur embellit tellement son charmant visage, que je fus à peine maître de mes transports. Tout le monde étoit occupé à la danse et au jeu ; quant à moi, je me tenois constamment de manière à pouvoir attacher mes yeux sur elle. Cette conduite étoit sans doute fort imprudente ; aussi mademoiselle de Montalet vint me dire, tout bas, de prendre garde à ce que je faisois ; elle ajouta : venez demain à six heures du soir au Palais-Royal ; c'étoit hier : je voulus lui demander l'explication de cet ordre, mais elle refusa absolument de m'en dire davantage. Vous présumez quelle fut mon exactitude. Je trouvai mademoiselle de Montalet, qui m'attendoit dans un petit passage, d'où elle me conduisit avec un air mystérieux dans sa chambre : je la conjurai de me dire ce que

cela signifioit, lorsque la porte s'ouvrant je vis paroître Madame elle-même. La surprise et le plaisir me privèrent presque de mes sens. . . . .— Ah ! mon cher Comte, me dit-elle, votre malheur a si bien pris soin de me venger de vous que je ne vous ferai aucun reproche. Je lisois votre lettre, et au moment où je voulois la brûler, Monsieur est entrê, et me l'a arrachée des mains. Si je ne m'étois servie de toute le pouvoir que j'ai sur lui, et de toute mon adresse, il auroit déjà fait éclater sa vengeance. Je ne vous répéterai point tout ce que sa fureur lui a fait dire ; c'est à vous de penser aux moyens de sortir du danger où vous êtes.—Madame, lui répondis-je, en me jetant à ses pieds, si j'ai eu le malheur de vous déplaire, je ne fuirai point le péril qui me menace ; trop heureux de donner ma vie pour expier ma faute ; peut-

être la fermeté avec laquelle je souffrirai ma destinée, vous fera connoître que je n'étois pas tout-à-fait indigne de vous !—Levez-vous, me dit-elle en rougissant, et en me tendant la main, ne craignez rien ; personne n'a lu votre lettre que moi, et je ne saurois vous trahir sans être infidelle à tous mes sentimens.... J'avois remarqué que mademoiselle de Montalet avoit quitté la chambre, alors j'osai attacher ma bouche sur sa main avec une si grande ardeur, que je demeurai tout éperdu. Quand je pus enfin lui parler, je lui dis du ton le plus passionné : — J'avois assez de courage pour souffrir mon malheur, mais comment ne point succomber sous le poids de ma félicité ! Ah ! c'en est trop à la fois ! L'excès de mes transports parut la toucher, mais au moment où revenu un peu à moi, j'aurois pu lui peindre toute ma

passion, mademoiselle de Montalet entra pour l'avertir que Monsieur alloit passer chez elle, il fallut nous séparer, et je sortis avec un souvenir qui embellissoit à mes yeux tous les objets.

Monsieur de Lauzun avoit écouté le récit du Comte avec la plus grande attention. C'est une affaire si importante à la Cour de connoître les divers rapports, et les liaisons des personnes qui marquent par leur naissance et leur rang, que cette connoissance ne peut manquer de porter avec elle un grand intérêt. D'ailleurs il avoit toujours beaucoup aimé le Comte, et comme frère de madame de Monaco il lui étoit devenu encore plus cher; cependant il ne put s'empêcher de lui faire quelques observations sur les risques qu'il courroit si l'on venoit à soupçonner cette intrigue.—Pouvez-

vous espérer, lui dit-il, qu'au milieu de la Cour vous puissiez aimer en secret un Princesse sur laquelle tous les regards sont attachés ! Il faudroit un hasard constamment heureux pour éviter les dangers qui vous environnent.—Si vous étiez amoureux, vous seriez moins timide, lui répondit le Comte en souriant ; mais je m'apperçois qu'il est tard, et que vous avez peut-être besoin de vous reposer.

Le lendemain Monsieur de Lauzun sortit de bonne heure pour se trouver au lever du Roi. Ce Prince lui parut encore plus abattu et plus souffrant que la veille. Au sortir du Conseil il contremanda la chasse, et sur les cinq heures du soir il fut pris d'affreux maux de tête accompagnés de tous les symptômes de la fièvre. Monsieur de Lauzun ne put douter d'après l'entretien qu'il avoit eu la veille avec le

Roi, que cet état ne fût la suite de sa passion pour mademoiselle de la Valliere, et son inquiétude devint si vive, qu'il prit la résolution d'aller chez elle, lui représenter le danger du Roi, et d'en obtenir par tous les moyens possibles une explication favorable à son amour. Plein de cette idée, il lui fait demander un entretien secret pour une affaire de la plus grande importance qu'il doit lui communiquer. Quand un homme aussi jeune et aussi brillant que Monsieur de Lauzun sollicite une pareille faveur auprès d'une femme de l'âge de mademoiselle de la Valliere, elle est autorisée à croire que l'amour est le seul motif qui l'anime. Monsieur de Lauzun qui avoit fait cette réflexion avant elle, et qui craignit que cette erreur ne lui attirât un refus, mit si peu de mystère dans cette démarche

que mademoiselle de la Vallière ne put conserver aucune crainte de cette nature. La nouvelle de la maladie du Roi lui étoit déjà parvenue ; inquiète, affligée, la présence de Monsieur de Lauzun ne pouvoit donc que lui paroître desirable : dans une pareille circonstance elle ne fit aucune difficulté de l'admettre à l'instant même.

Monsieur de Lauzun, sans préparer mademoiselle de la Vallière sur le sujet qui l'amenoit, commença par lui apprendre la maladie de Louis ; il porta sans pitié la douleur dans son sein, en exagérant le danger de son état, et il finit par demander avec tout le feu et tout l'enthousiasme que l'amitié peut inspirer, de consentir à voir en secret le Roi, comme le seul moyen de le rendre à la vie. Mademoiselle de la Vallière refusa d'un ton ferme et absolu. Monsieur de Lauzun se fâ-

choit, s'emportoit, et un moment après revenoit aux prières et aux larmes, mais rien n'ébranloit la résolution de mademoiselle de la Vallière ; elle persévéroit toujours dans ses refus. Monsieur de Lauzun qui vit par la pâleur de son visage, et dans l'attitude de toute sa personne, combien elle souffroit, s'écria avec désespoir : Ah ! vous me faites haïr la sagesse ; car c'est un crime de la vertu de voir mourir son Roi sans pitié. La voyant vivement émue à cette cruelle idée, il espéra un instant avoir triomphé de ses scrupules.... Mais elle se leva et pria froidement Monsieur de Lauzun de finir une conversation aussi pénible, en l'assurant, que jamais elle ne partageroit une passion criminelle. C'est alors que Monsieur de Lauzun lui apprit sans détour que le Roi connoissoit depuis long-temps son attachement pour lui,

puisqu'il avoit recueilli sa conversation nocturne avec ses compagnes dans les bosquets de Fontainebleau. Mademoiselle de la Valliere rougit, et fut si interdite qu'elle resta quelques momens sans pouvoir parler ; mais bientôt remise de son trouble, elle répondit avec dignité :—J'avoue que j'ai fait l'éloge du Roi ; que j'ai admiré en lui, non l'éclat qui environne le trône, mais ce qui est véritablement lui et je répéterai encore que, sans couronne et sans puissance, il me paroîtroit toujours l'homme le plus parfait que la nature ait formé ; mais qu'il seroit peu généreux si la découverte de pareils sentimens avoit pu lui faire naître la pensée de me faire oublier des devoirs et des principes qui me sont plus chers que la vie, et dont la sacrifice seroit marqué chaque jour par les larmes amères de la honte et

du repentir.—Vous ne l'avez jamais aimé, répondit Monsieur de Lauzun, puisque vous ne savez pas immoler votre tranquillité à son bonheur.—Si le trouble de mon esprit continue, répliqua mademoiselle de la Valliere, le bonheur et la tranquillité sont a jamais perdus pour moi. . . . . Cette conversation avoit duré plus de deux heures, et Monsieur de Lauzun sortit de chez mademoiselle de la Valliere, pénétré, malgré lui, d'admiration pour sa vertu, mais sur-tout désésperé de n'en avoir rien pu obtenir.

Cependant le Roi avoit passé une fort mauvaise nuit, les médecins parurent très-alarmés de son état; et toute la Cour fut consternée, quand le troisième jour de la maladie on sut que le Roi avoit le délire. Dans un danger aussi pressant, Monsieur de Lauzun n'hésita pas à faire une nouvelle démar-

che auprès de mademoiselle de la Valliere, espérant la décider à se sacrifier elle même s'il le falloit pour sauver le Roi. En entrant chez elle, il s'aperçut aisément combien elle souffroit. Le désespoir étoit peint sur son visage. Dans cette situation, Monsieur de Lauzun en obtint sans peine la promesse qu'il desiroit. Elle consentit à tout.—Mais faites-lui bien comprendre, s'écria-t-elle (au moment où Monsieur de Lauzun sortoit précipitamment pour rendre à Louis la santé et l'espérance) que c'est à sa tendresse, à son danger, et aucunement à sa grandeur que j'accorde cette entrevue.

Monsieur de Lauzun retrouva le Roi ayant repris toute sa connoissance; il s'empressa de l'instruire des dispositions favorables de mademoiselle de la Valliere; et cette nouvelle produisit une si heureuse révolution sur Louis,

que la fièvre le quitta le soir même. Il fut arrêté que le lendemain Monsieur de Lauzun conduiroit mademoiselle de la Valliere par des corridors obscurs à une petite porte de dégagement dont il avoit la clef, et qui donnoit dans un des cabinets du Roi.

Tel étoit l'effet de l'idolâtrie que Louis XIV inspiroit à ses courtisans, que Monsieur de Lauzun se trouva non-seulement heureux, mais qu'il parut fier et triomphant en conduisant auprès du Roi mademoiselle de la Valliere, qui pouvoit à peine se soutenir. En approchant du fauteuil où ce Prince, trop foible encore pour aller au-devant d'elle, étoit assis, Monsieur de Lauzun prend avec vivacité son épée et ses gants, et les jette aux pieds du Roi, en disant: Sire, soyez à jamais le dépositaire de mes sentimens et de mon bonheur! qui ne vous aime pas

ainsi, ne mérite point d'être aimé de vous (1). Cette action singulière plut infiniment à ce Prince, par la leçon indirecte qu'elle donnoit à mademoiselle de la Valliere.

Rassuré sur la santé du Roi, Monsieur de Lauzun n'eut rien de plus pressé que de revenir à Paris; madame de Monaco y étoit de retour depuis deux jours; il la revit avec les mêmes transports. Lié par l'amour, enchaîné par le plaisir, l'indifférence et la langueur n'avoient point succédé à des desirs dont la source étoit dans son cœur: satisfaits, ils renaissoient d'eux-mêmes. Une des femmes de la Princesse fut gagnée par des présens et des promesses pour favoriser des entrevues secrètes et fréquentes; et alors Monsieur de Lauzun goûta toutes

(1) Historique.

les jouissances que peuve donner une passion extrême, embellie des charmes du mystère.

Vers ce temps reparut à la Cour le Duc de***, retiré depuis vingt ans dans ses terres: il avoit servi avec distinction dans sa jeunesse sous Louis XIII, et voyoit avec douleur qu'on peignît ce Prince comme ayant été un Roi foible et gouverné par son premier Ministre, tandis qu'il l'avoit vu dans les circonstances les plus importantes, ne suivre d'autre avis que le sien, et sauver l'Etat par son courage et sa fermeté: il se plaisoit souvent à raconter qu'après la prise de Corbie par les Espagnols, Paris et la Cour furent dans la plus grande consternation; que le cardinal de Richelieu proposant au Roi, en plein conseil, de se retirer au-delà de la Seine, son avis prévalut comme à l'or-

dinaire ; mais qu'alors le Roi, qui avoit écouté tous les discours sans aucun signe d'improbation, réfuta ce parti avec beaucoup de force, prouva qu'il ne serviroit qu'à décourager les troupes, et à déshonorer le nom François. Qu'expliquant ensuite avec beaucoup de clarté le plan qu'il vouloit suivre, et sans prendre les avis du conseil, il se tourna vers le duc de ***, et lui ordonna de faire toutes les dispositions pour marcher le lendemain vers Corbie ; tout cela fut dit d'un ton à ne point admettre de réplique. Le succès répondit au courage du Roi : Corbie r'ouvrit ses portes aux François, après un mois de blocus et huit jours de tranchée ouverte. Trois années après, le duc de *** le vit se couvrir d'une nouvelle gloire au fameux pas de Suze, en allant au secours du duc de Mantoue ; le Roi fit seul toutes les

dispositions de l'attaque, mena lui-même les troupes aux retranchemens, les escalada à leur tête, et l'épée à la main, monta sur les rochers et les parapets de la place. Cependant le cardinal de Richelieu, par son addresse ordinaire, sut dérober au digne fils de Henri IV une gloire qui lui appartenoit uniquement (1).

Indigné de l'injustice des hommes, le duc de *** avoit quitté Paris et la Cour après la mort du Roi. Ce séjour brillant et dangereux ne pouvoit avoir aucun attrait pour une ame comme la sienne. Il y voyoit tant de petites jalousies sans motifs, des trahisons sans ressentiment, couvertes du nom de prudence et de politique, une soif si insatiable de richesses, qu'il forma de bonne heure le projet de vivre

(1) Historique.

pour lui-même et pour quelques amis sûrs et sincères. Il disoit, avec raison, qu'il ne falloit point vieillir au service de la Cour, qui ne vous sait aucun gré, à lequelle on paroît toujours ridicule à la fin de ses jours, et qui vous voit mourir sans regrets. Il trouvoit plus flatteur et plus consolant d'employer sa vie au bonheur des autres ; et, loin de dissiper ses richesses dans l'oisiveté et le luxe, il en fasoit part à la timide indigence. Il vouloit que la terre qui devoit un jour couvrir ses cendres, fût encore long-temps habitée par le souvenir des heureux qu'il faisoit chaque jour, et de ceux a qui ses bienfaits assuroient le bonheur après sa mort.

Le duc de *** avoit réuni ses affections les plus chères sur la fille d'une de ses nièces. Alexandrine étoit restée orpheline à l'âge de quatre ans. Elle

venoit d'atteindre sa quinzième année, quand son oncle se sentit consumé par une maladie de langueur qui lui annonçoit une fin prochaine. La pensée de mourir sans voir le sort d'Alexandrine fixé par un mariage heureux, empoisonnoit ses derniers jours. Il lui laissoit une fortune immense ; mais seule et sans appui, des parens puissans et avides pouvoient la lui disputer. Le Duc résolut donc d'aller passer quelques mois à Paris, pour choisir parmi les premières familles du royaume un mari à sa nièce : aux qualités personnelles, pour rendre une femme heureuse, il vouloit qu'il joignît beaucoup de faveur et de crédit, non qu'il attachât un grand prix à ces avantages, mais parce qu'il les croyoit nécessaires pour maintenir sa nièce dans les droits qu'il lui avoit assurés par son testament.

Il fut fort agréablement surpris en arrivant à la Cour, de l'éclat que jetoient déjà les vertus et les grandes qualités du jeune Monarque qu'il avoit vû naître ; quoiqu'il se fût éloigné des travers et des vices du grand monde, il n'en étoit pàs moins resté bon François, et comme tel, il chérissoit son Roi, persuadé que l'amour doit être le premier lien entre le Souverain et ses sujets, et que sans cette heureuse union il ne sauroit exister un gouvernement paternel, le seul qui puisse rendre les hommes heureux et l'Etat florissant.

Le duc de *** ne tarda point à distinguer Monsieur de Lauzun. Entre tous les favoris du Roi, aucun ne lui parut plus propre à remplir ses vues : une naissance illustre, de la jeunesse, de la faveur, une réputation parfaite, jointe à une grande célébrité d'esprit et d'agrémens, au milieu d'une Cour

où l'on étoit accoutumé à voir les personnes les plus aimables ; que de motifs réunis pour fixer son choix ! Comme il n'avoit point caché au maréchal de Grammont, son meilleur et son plus ancien ami, la raison secrète de son arrivée à Paris, il s'empressa de lui confier son dessein d'offrir à Monsieur de Lauzun la main de sa nièce avec une dot de cinq cents mille livres, et après sa mort une donation entière de tous ses biens. —Oui, mon ami, lui dit le Duc, je ne vois que votre neveu qui soit digne de mon Alexandrine, le Roi, avec toute sa puissance, ne sauroit lui faire un présent aussi précieux ; car, une femme accomplie comme elle, est un don du ciel, que rien dans l'univers ne peut égaler. Le Maréchal charmé, ébloui de ce projet, y souscrivit avec joie. Monsieur de Lauzun étoit sans fortune, et le ma-

riage qu'on lui proposoit pouvoit être regardé alors comme le plus grand parti de la Cour ; ce qui ne laissoit place à aucune objection.

Aussitôt que ce plan fut bien arrêté, le Duc en parla à sa nièce ; Alexandrine avoit été élevée sous les yeux de son oncle, dans une terre au fond de la Touraine, par une femme du plus grand mérite, qui s'étoit plutôt attachée à former son cœur que ses manières, persuadée qu'avec de l'esprit, des graces naturelles, et une figure ravissante, une jeune personne n'est jamais jugée rigoureusement en entrant dans le monde ; et qu'elle n'est que trop portée à se livrer à l'étude superficielle de tout ce qui constitue les façons et le ton de la société, qui s'apprennent si vîte, sur-tout avec la confiance que donnent la beauté, la fortune et le rang !

Alexandrine étoit principalement remarquable par une candeur peu commune: dans une ignorance parfaite du mal, elle se livroit avec une confiance aveugle à tous ses sentimens, et rien ne lui avoit encore appris qu'elle en pût ressentir de condamnables. Quand elle vint le matin, avec sa gaîté et sa grace accoutumées, pour embrasser son oncle, elle fut tout étonnée de lui trouver l'air sérieux et préoccupé, alors le Duc la pressant tendrement contre son cœur, lui dit:— Il ne me reste plus dans le monde d'autre affaire que celle d'assurer votre bonheur, ma chère enfant. Oui, je desire avec passion de vous voir unie avant ma mort à un homme aimable, d'une naissance convenable à la vôtre, et qui sache apprécier la pureté de votre ame; la candeur et l'agrément de votre esprit, enfin, tous les charmes

de votre caractère et de votre personne. Je crois avoir trouvé tous ces avantages en Monsieur de Lauzun : il ne lui manque que de la fortune ; mais il seroit absurde d'en exiger avec vos richesses ; je trouve même quelque satisfaction à penser qu'il vous devra l'élévation de sa Maison. J'espère, ma chère Alexandrine, que vous aurez assez de confiance dans ma tendresse pour vous laisser guider par mes conseils ; cependant, je veux avant de rien conclure, vous le présenter ; car s'il étoit possible que sa personne ne vous plût point, ce qui n'est point présumable, dès ce moment je renoncerois à un projet qui contrarieroit votre inclination. Le Duc entra ensuite dans beaucoup de détails sur la personne de Monsieur de Lauzun, et ajouta qu'il étoit le favori déclaré du Roi. Alexandrine immobile sur sa chaise, écoutoit

sans perdre un mot. Sa vie avoit toujours été si simple et si uniforme qu'une pareille déclaration étoit un bien grand événement pour elle, jusqu'ici elle s'étoit peu arrêtée à l'idée du mariage; maintenant, quel vaste champ pour exercer son imagination, en pensant qu'elle est au moment de contracter un lien dont elle n'a encore aucune notion distincte! Un peu revenue du trouble où cette nouvelle jeta tous ses esprits, elle se sentit une vive curiosité de voir celui dont son oncle lui faisoit un portrait si séduisant; son ame alloit au-devant du consentement qu'on lui demandoit, et pour la première fois son cœur étoit ému d'un sujet étranger aux plaisirs innocens de l'enfance.

Impatient de hâter une entrevue qui devoit fixer tous ses vœux, le Duc résolut de donner une fête où sa nièce

devoit paroître pour la première fois dans le monde. Le maréchal de Grammont se chargea d'y conduire Mónsieur de Lauzun. On choisit pour cette fête une maison de campagne que le Duc avoit louée à deux lieues de Paris. Alexandrine s'y montra parée de ses graces simples et naturelles ; l'innocence, cette fleur séduisante de la jeunesse, embellissoit ses traits et son maintien. Objet nouveau dans cette assemblée brillante, tous les regards se tournent vers elle. L'ignorance de nos avantages est le plus sûr moyen de les faire valoir : l'envie même est forcée d'applaudir à la beauté quand elle est unie à la modestie ; aussi tout le monde convint qu'elle étoit charmante. La curiosité de connoître Monsieur de Lauzun la tint dans une agitation inconcevable : les yeux fixés sur la porte du salon, son cœur battoit

avec violence chaque fois qu'on annonçoit quelqu'un ; mais à peine celui qu'elle desiroit tant de voir fut-il entré, que l'instinct de la pudeur lui fit baisser les yeux, et elle resta quelque temps sans oser les lever. Le Duc, qui l'observoit, fut touché de son embarras, et il prit un prétexte pour conduire Monsieur de Lauzun dans une autre pièce. Quelques instans après, on vint prévenir que le spectacle alloit commencer. Le Duc avoit fait venir une troupe de Comédiens pour donner, avant le bal, ce divertissement très à la mode alors. Alexandrine, assise entre la princesse de Monaco et la maréchale de Grammont, regrettoit déjà la timidité qui l'avoit empêchée de regarder Monsieur de Lauzun, elle auroit bien voulu pouvoir le reconnoître dans la foule des jeunes Seigneurs placés des deux côtés

du théâtre; mais bientôt distraite de ce desir, son attention se porta sur un jeune homme, plus remarquable encore par sa figure que par la magnificence de son habit; elle ne put se défendre d'être troublée en le regardant, quoiqu'involontairement ses yeux se tournassent avec plaisir sur lui.

Alexandrine n'avoit jamais vu jouer la Comédie; elle n'avoit même jamais rien lu ni entendu qui peignît l'amour: aussi l'exaltation des sentimens passionnés de la pièce, jointe à l'illusion du spectacle et du jeu des acteurs, ne contribua pas peu à augmenter son émotion.

Le spectacle fini, tout le monde se rassembla dans une salle magnifique, écliarée par mille bougies et ornée de tout ce qui pouvoit flatter l'œil et satisfaire le goût. Le Duc pré-

senta Monsieur de Lauzun à sa nièce, pour ouvrir le bal ; elle leva sur lui ses beaux yeux, et son cœur tressaillit en reconnoissant le jeune inconnu, dont la vue l'avoit frappée d'une manière si extraordinaire, ce ne fut qu'en tremblant qu'elle lui donna sa main, et à peine elle la sentit dans la sienne, qu'elle se dit : Bientôt elles seront unies pour toujours !.... Pensée charmante ! moment délicieux ! votre impression devint ineffaçable ! Alexandrine ne chercha point a combattre des sentimens qu'elle n'imaginoit pas pouvoir être traversés, et elle s'abandonna sans résistance et avec délice au charme que donne une passion naissante. La pudeur n'étouffe point l'amour, elle ne sert qu'à le cacher, mais plus elle le déguise, plus elle livre le cœur aux sensations les plus tendres et les plus passionnées.

Alexandrine obtint dans cette soirée un succès général ; elle n'entendoit autour d'elle que les expressions de l'admiration. On vanta sa beauté, sa taille, sa grace, et toutes ces louanges ne donnèrent cependant aucune atteinte à sa modestie. Cette bienveillance, ces applaudissemens universels auroient dû frapper Monsieur de Lauzun, et lui donner une prévention favorable pour l'objet de si justes éloges ; mais par une bisarrerie inexpliquable, il fut le seul qui demeura froid et insensible à tant d'attraits. Comme il ignoroit absolument les projets du Duc, il étoit impossible qu'il pût deviner la cause du trouble et de l'émotion qu'Alexandrine éprouvoit en lui parlant : aussi loin d'en être touché, il ne vit dans son ton, dans ses manières que de l'embarras, de la gaucherie : enfin, elle lui parut sans usage, et presque sans

esprit ; à peine remarqua-t-il une figure et des traits que lui seul vit avec indifférence.

Le Duc pressé de déclarer un mariage qu'il desiroit ardemment, et n'étant plus retenu par la crainte que Monsieur de Lauzun déplût à sa nièce, qui lui avoit fait l'aveu de ses sentimens avec la candeur et la franchise de son âge, pria le maréchal de Grammont de parler à son neveu, pour préparer une union qu'il brûloit de former, et à laquelle rien ne paroissoit devoir mettre obstacle. Le maréchal s'empressa d'apprendre à Monsieur de Lauzun son bonheur. Ce n'étoit point son consentement qu'il crut avoir à lui demander, c'étoient des félicitations qu'il lui fit sur un événement qui réparoit d'une manière si brillante son peu de fortune. Monsieur de Lauzun qui ne s'attendoit

point à une telle proposition, demeura pendant quelques minutes muet de surprise. Il ne vit rien à objecter à un aussi grand établissement, et se jeta dans des complimens vagues sur l'amitié de monsieur de Grammont, qui le quitta avec la persuasion qu'il le laissoit enchanté de la perspective flatteuse qu'il avoit ouverte devant lui. Dans le fait il ne pouvoit se dissimuler la grandeur du sacrifice en refusant un tel mariage à son âge, et dans sa situation. Malgré sa passion pour madame de Monaco il resta un instant partagé entre l'amour et la fortune. Il est impossible de vivre à la Cour sans en être amplement pourvu; la modération sur ce point y paroît même une vertu déplacée, et si Monsieur de Lauzun hésitoit d'accepter celle qu'on lui offroit, c'est qu'il étoit bien jeune encore, et qu'il aimoit pour la première fois.

Madame de Monaco, en apprenant la nouvelle de ce mariage, fut saisie du plus vif chagrin; elle s'enferma dans son cabinet, et elle se livra à tout ce que l'amour et la jalousie peuvent inspirer de plus douloureux; jamais Monsieur de Lauzun ne lui parut plus aimable que dans le moment où elle craignoit de le perdre; l'amour-propre irrité lui parloit plus hautement encore que la tendresse. Elle ne sortit de cet état violent que pour tomber dans un cruel abattement de corps et d'esprit, elle vouloit s'enfermer chez elle, ne voir personne; un instant après la solitude lui devenoit insupportable, et elle éprouvoit un desir irrésistible de voir Monsieur de Lauzun; nous supportons plus aisément un malheur assuré que le tourment de l'incertitude. — Oui, s'écria-t-elle, je veux m'eclaircir, je veux lui parler:

elle sonne ses femmes, se fait habiller, et se rend chez Madame. A l'air inquiet et plein de trouble de Monsieur de Lauzun, elle s'apperçut facilement qu'il éprouvoit un combat intérieur dont il lui seroit aisé de triompher. Après lui avoir donné le signal convenu qui indiquoit un rendez-vous pour minuit, elle se hâta de rentrer chez elle, sous le prétexte d'une indisposition.

Si les femmes pouvoient avoir toujours devant les yeux le moment cruel où elles seront abandonnées, l'amour-propre seul les garantiroit d'une honteuse foiblesse, il suffiroit du moins à celles qui ont de la vanité et de l'orgueil : tous les transports qu'elles ont ressentis durant les momens rapides et fugitifs de leur illusion sont bien foibles à côté de ceux qu'inspirent la colère et la honte de se voir victimes d'un

changement qu'elles ne supposoient pas même possible : comment en effet, avec la certitude de n'avoir rien perdu de leurs charmes, supporter l'idée d'être devenues un objet de mépris, et souvent même d'aversion aux yeux de celui qu'elles ont vu peu de jours auparavant à leurs pieds, esclave soumis et suppliant, attendre sa destinée d'un regard, d'un sourire, de la plus légère faveur ! que devenir en voyant une telle révolution ? Heureusement pour madame de Monaco elle échappa dans cette circonstance à une aussi terrible épreuve : Monsieur de Lauzun étoit toujours dans la première ivresse de son amour, et alors toutes les autres passions doivent lui céder.

Madame de Monaco sut en outre profiter de tous ses avantages : si l'art peut suppléer aux graces modestes, sa

parure et son attitude étoient les plus séduisantes que le desir de plaire ait jamais pu imaginer ; elle lut avec une secrète joie l'effet de ses charmes dans les yeux de Monsieur de Lauzun, et dès ce moment son succès ne lui parut plus douteux.

— Vous devinez peut-être, lui dit-elle avec un sourire forcé, pourquoi j'ai voulu vous parler ce soir ? —Je ne me tromperai jamais sur le motif de vos bontés ; privé depuis trois jours du bonheur de vous voir, vous me deviez ce dédommagement. — Il faudra bien vous accoutumer cependant à cette privation.—Vous pouvez m'y condamner, mais jamais vous ne m'apprendrez à la souffrir.—Pourquoi feindre à ne pas m'entendre ? Si on doit de la confiance à la simple amitié, accordez vous moins de droits à l'amour ?—Je ne lui en dispute au-

cun, vous savez, qu'il dispose souverainement de moi; mais quel étrange langage me tenez-vous ce soir : où le doute ne sauroit exister, est-il besoin de protestations.—En effet les vôtres seroient bien superflues maintenant, dit madame de Monaco en se cachant les yeux avec ses deux mains; en vain Monsieur de Lauzun veut les écarter, il s'apperçoit qu'elle a le visage baigné de pleurs, et tombant aussitôt à ses pieds, il lui demande, avec la plus vive émotion, ce qui peut causer son affliction. Alors madame de Monaco lui peignit sa douleur avec cette eloquence naturelle que donne la passion, et finit par l'assurer qu'elle ne survivra point à sa perte. Elle n'exagéroit rien, car elle croyoit dans ce moment tout ce qu'elle lui disoit. Monsieur de Lauzun étoit trop amoureux pour prendre d'autre conseil que

de son cœur : il ne s'affligea que de l'impuissance de ne pas être le maître de lui offrir un plus grand sacrifice ; et la pressant vivement entre ses bras, il l'assura que le prix dont il achetoit le bonheur de lui prouver sa tendresse, lui coûtoit moins qu'une seule de ses larmes. Rien n'est moins rare chez les femmes que le passage rapide d'un sentiment à l'autre, les variations les plus étranges se succèdent dans leur cœur avec une extrême mobilité, quand la vanité et l'orgueil y dominent. A peine madame de Monaco vit-elle son amour-propre rassuré, qu'un mouvement naturel de générosité lui inspira la noble résolution de ne point s'opposer à la fortune de M. de Lauzun, en l'empêchant de faire un mariage aussi avantageux.—Ne me suffit-il point de disposer de vos sentimens, lui disoit-

elle; j'ai trop écouté ma foiblesse, vous ne m'aurez point donné en vain l'exemple d'un dévouement aussi vrai. M. de Lauzun enchanté de tant de délicatesse n'y trouve qu'un nouveau motif d'admirer celle qu'il aime. — Ne m'en parlez plus, lui répondit-il, je serois indigne de mon bonheur, si je pouvois consentir à ce que vous me proposez. Ah! ne formons jamais la funeste résolution de nous séparer! Que reste-t-il à desirer quand on est aussi heureux?

De retour chez lui, M. de Lauzun réfléchit au moyen de rompre sans éclat l'espèce d'engagement tacite qu'il avoit pris avec le Maréchal. La crainte de paroître inconséquent l'embarrassoit extrêmement, mais comme il étoit décidé à ne point sacrifier sa passion, il prit le parti de dire à son oncle que le Roi ne voyoit poi-

plaisir ce mariage, qu'il lui avoit défendu en quelque sorte d'y penser, en lui déclarant qu'il avoit fait pour lui un autre choix, qui réunissoit également les avantages de la fortune à ceux de la naissance. Cette supercherie lui parut d'autant plus innocente que, ne pouvant nuire à personne, elle sauvoit encore à l'amour-propre ce qu'auroit eu de choquant et même d'offensant un refus appuyé sur un motif personnel. La volonté du Roi fut pour le Maréchal une raison sans réplique, mais il n'en ressentit pas moins un vif chagrin de la nécessité d'affliger son ami, qui n'avoit jamais dû prévoir un empêchement semblable. Aussi l'etonnement de Duc fut égal à sa consternation. Les vieillards tiennent plus fortement à leurs projets que les jeunes gens, soit que leur imagination soit trop lente pour leur

en créer de nouveaux, soit que l'âge rende obstiné ; car je ne voudrois pas dire que l'homme n'est constant qu'à la fin de ses jours.

Quoi qu'il en puisse être, le Duc éprouva qu'une longue habitude de la raison dispose à souffrir les contrariétés de la vie ; et il fit part de cette nouvelle à sa nièce avec beaucoup de résignation et de calme. Mais que devint Alexandrine en apprenant ce funeste changement ! Elle vit en un instant s'anéantir tous ses rêves de bonheur et de félicité ! Comme une fleur embellie par les premiers rayons du soleil est bientôt séchée par son ardeur ; cette jeune et intéressante victime fut consumée par le nouveau sentiment qui agitoit son cœur. Le Duc étoit trop loin de l'âge des passions pour comprendre d'abord quelque chose à l'état de sa nièce,

mais à son abattement et à la pâleur de son visage, il soupçonna un motif secret de chagrin, et l 'interrogea avec la tendresse inquiète, mais en même temps avec la volonté absolue d'un père. Accoutumée à laisser lire dans son cœur, comme à travers une glace transparente et pure, Alexandrine qui avoit déjà avoué à son oncle son goût pour Monsieur de Lauzun, ne lui déguisa point la véritable cause de ses peines. Le Duc qui ne crut point que sa nièce chérie eût reçu une impression aussi forte, frémit à cette confidence inattendue. — Voilà donc le résultat de tant de soins et de tendresse, s'écria-t-il avec douleur ! Depuis longtemps indifférent à tous les événemens de la vie, je n'attachois d'importance qu'à un seul. Je voulois, avant de mourir assurer son bonheur ! Stérile et fatale sollicitude ! C'est elle qui l'a

perdue, et je vais descendre dans la tombe avec les regrets les plus douloureux et les pressentimens les plus funestes !....Il ne sortit de l'accablement où le jetèrent ces pensées qu'après avoir pris la résolution de demander au Roi le sacrifice de ses projets sur Monsieur de Lauzun, et son consentement à son mariage avec sa nièce. Aussi-tôt ce parti arrêté, il se rendit au coucher du Roi. Tous ceux qui joissoient du privilége d'y assister avoient l'attention réciproque de sortir dês que l'un d'eux se présentoit pour parler au Monarque. Là, près de se mettre au lit ce Prince ne pouvoit prétexter aucune affaire, ni passer dans une autre pièce ; on pouvoit même le retenir une demi-heure et plus encore ; le plus souvent il se promenoit dans sa chambre avec la personne qui l'entretenoit, sans ja-

mais lui faire aucun signe de se retirer, l'écoutant avec une patience et une politesse inaltérable (1).

Le Duc, instruit de ces détails, choisit cette heure favorable pour parler au Roi avec franchise, de sa situation : au premier mot du Prince, le Duc fut éclairci ; il alloit se retirer, mais le Roi demanda une explication, et le Duc n'osa la refuser, quoique sa fierté en souffrît infiniment. Le Roi, un peu blessé que Monsieur de Lauzun eût osé abuser de son nom dans cette circonstance, lui en fit des reproches, et voulut en même tems savoir les motifs de cette conduite. Monsieur de Lauzun connoissoit Louis, il savoit que la franchise la plus entière pourroit seule effacer sa faute, il n'hésita point à ne lui rien déguiser, et

(1) Historique.

ne tut que le nom de madame de Monaco. Le Roi, amoureux lui-même, pardonna aisément à son favori des torts qui n'avoient d'autre cause qu'une aveugle et excessive tendresse ; mais il insista pour savoir le nom de celle qui inspiroit des sentimens si exaltés, à un homme qui jusques alors n'avoit paru sensible qu'à la gloire de lui plaire. Monsieur de Lauzun eut la foiblesse impardonnable de trahir un secret confié à l'honneur et à l'amour !..... La première fois que le Roi revit Madame de Monaco, après cette confidence, il remarqua avec surprise à quel point elle étoit belle : étonné de la perfection de ses traits, il ne le fut pas moins d'avoir autant tardé à s'en apercevoir, et trouva Monsieur de Lauzun aussi heureux que digne de l'être.

Le Duc communiqua sans ménagement, à sa nièce, les lumières qu'il

venoit d'acquérir : il croyoit que la fierté pouvoit dans certaines occasions produire les mêmes effets que la raison : ce calcul auroit été assez juste avec une ame plus vaine que sensible, mais celle d'Alexandrine ne trouva dans le refus de Monsieur de Lauzun, qu'un motif d'affliction plus douloureux encore que tous les autres. Cependant l'amour n'étouffa point ses sentimens naturels de tendresse et de reconnoissance pour son oncle ; elle s'efforça de paroître tranquille ; le sourire étoit sur ses lèvres, et la douleur au fond de son ame. Cet effort pénible et vertueux, de cacher ses peines à son bienfaiteur, est le plus bel éloge qu'on puisse faire de son caractère. La sagesse et la simplicité de sa vie jusqu'à cette époque, l'avoient en quelque sorte garantie de tout ce qu'une imagination exaltée

ajoute aux passions, et nous empêche de les soumettre à nos devoirs. Monsieur de Lauzun étoit bien éloigné de compatir à des peines qu'il ne pouvoit point soupçonner : il jouissoit avec transport de la reconnoissance de madame de Monaco, et des bontés de son Roi, qui venoit de lui en donner une nouvelle marque en le nommant au gouvernement de Berry, vacant par la mort du maréchal de Clérambault ; et on sait que Louis XIV. accordoit rarement une grace sans la rehausser par ces mots précieux que l'histoire nous a en partie conservés.

Vers ce même temps, madame de la Valliere, dont le nom sera à jamais cher à tous les cœurs sensibles, avoit enfin cédé á une passion devenue irrésistible et célèbre depuis, par son excès et le touchant sacrifice qui l'a suivi. Au milieu de son égarement, elle con-

serva sa pudeur et sa modestie : elle s'opposoit chaque jour au desir qu'avoit le Roi de lui donner un hôtel, et le rang de Duchesse pour la soustraire aux hauteurs de Madame. La place de favorite déclarée, si enviée, si desirée, ne lui paroissoit qu'un titre ignominieux : elle se disoit souvent à elle-même qu'elle seroit trop heureuse de passer sa vie avec son amant dans une retraite obscure et ignorée, loin de la Cour et des grandeurs : mais bientôt elle se repentoit d'un souhait aussi personnel ; cette amante passionnée, qui n'aimoit le Roi que pour lui-même, sentit mieux que tout autre, que lui seul avoit inspiré ces vers si connus.

En quelqu'obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître.

Mademoiselle de la Valliere crut qu'on lui pardonneroit son élevation,

si elle continuoit de vivre sans faste et sans éclat, et c'est en ce seul point qu'elle eut le courage d'affliger le Roi, en refusant constamment tous ses dons ; n'exerçant aucun des priviléges attachés à la faveur, elle espéroit qu'on rendroit justice à son caractère, et qu'on ne se tromperoit point sur le motif de sa foiblesse ; elle se flattoit que tant de modération lui attireroit quelque bienveillance ; mais elle tomba dans une étrange erreur. Quand on est généralement envié pour une chose qui n'est point légitime, on n'obtient des égards et de la considération qu'en inspirant de la crainte. Mademoiselle de la Vallière enhardissoit par sa conduite délicate et timide les courtisans les moins intrépides à se dechaîner contre elle, et à se ranger du parti de ses ennemis ; de ce nombre se trouvoient presque tous ceux qui étoient dans la

familiarité de Madame, et de la comtesse de Soissons; celle-ci fit particulièrement à mademoiselle de la Vallière une insolence d'un si mauvais ton, qu'elle paroîtra presqu'incroyable dans une personne de son rang. Passant un jour devant elle, sans en être saluée, parce que probablement elle ne l'avoit point vue, la comtesse de Soissons dit tout haut à madame de Vantadour : — Je savois bien que mademoiselle de la Vallière étoit boîteuse, mais j'ignorois qu'elle fût aveugle (1). Cette insulte si grossière et si peu digne d'une femme d'esprit, blessa vivement mademoiselle de la Vallière; elle ne put se défendre dans un premier mouvement d'indignation et de douleur d'en faire des plaintes au Roi. Ce Monarque, si fier, en fut excessivement irrité ; mais tou-

(1) Historique.

jours maître de lui, il cacha à mademoiselle de la Vallière une partie de son ressentiment, et lui prodigua toutes les tendresses qu'il crut propres à dissiper cette pénible impression. Quelques momens après, il sortit avec Monsieur de Lauzun, qui l'accompagnoit presque toujours, quand il alloit chez mademoiselle de la Vallière. Louis resta d'abord long-temps absorbé dans une profonde rêverie, mais prenant tout à-coup la parole, il dit avec impétuosité à Monsieur de Lauzun, d'aller annoncer à madame de Soissons qu'il lui défendoit de reparoître à la Cour. Monsieur de Lauzun, qui savoit que la passion n'empêchoit jamais le Roi d'écouter une observation raisonnable, lui demanda s'il ne lui permettroit pas de laisser passer vingt-quatre heures avant de porter cet ordre à la Comtesse. — Non, répondit le Roi, je

veux que vous l'exécutiez à l'instant même. — Mais, Sire, répliqua Monsieur de Lauzun, votre Majesté qui a donné un exemple si touchant de reconnoissance pour les soins de celui qui a élevé sa jeunesse (1), sera-t-elle sans indulgence pour la première faute où est tombée sa nièce ? — Non, reprit le Roi d'un ton irrité, je veux prouver à toute la Cour que je ne souffrirai jamais qu'on outrage impunément celle que j'aime. Quoi ! le dernier de mes sujets auroit le droit de venger une injure faite à la femme qu'il aime, et moi seul je ne pourrois jouir d'un tel privilége ?.... Est-il possible que madame de Soissons ignore que les offenses personnelles ne sont point les plus difficiles à pardonner ?.... (2).

(1) Le cardinal Mazarin.

(2) Historique.

Monsieur de Lauzun vit qu'il tenteroit vainement de ramener le Roi dans ce premier moment à des sentimens plus modérés; cependant il se promit bien de se servir de tous ses moyens pour éviter une telle catastrophe à la Comtesse; il connoissoit la douceur et la facilité de mademoiselle de la Vallière, et prenant le parti de l'éclairer sur ses véritables intérêts, il lui représenta les suites d'un pareil éclat. — Vos ennemis saisiront ce prétexte, lui dit-il, pour noircir votre caractère; on vous accusera d'inspirer au Roi des résolutions violentes, en attirant un affront public sur une femme qui, pour sa naissance et sa place, méritoit les plus grands égards : et la jeune Reine qui ignore encore l'amour du Roi, ne manquera pas d'apprendre son infidélité par l'éclat que fera cette étrange disgrace..... Mademoiselle de

la Vallière tremblоït à la seule idée qu'on pût lui imputer, de porter le désordre et la désunion dans la famille royale : elle supplia Monsieur de Lauzun de l'aider à appaiser le Roi ; la chose n'étoit pas aisée ; quand il croyoit avoir de justes motifs de punir, rien ne le faisoit revenir d'un premier jugement ; mais quel Roi est sans foiblesse quand il aime ? Les pleurs de mademoiselle de la Valliere, la voix de l'amitié appaisèrent son courroux ; cependant il attacha à cette condescendance, la condition que mademoiselle de la Valliere consentiroit à se soustraire à la domination impérieuse de Madame, en acceptant l'hôtel de Biron, qu'il venoit de faire acheter pour elle. — Ne croyez pas que je veuille souffrir plus long-temps la contrainte que j'éprouve, lui dit-il : en faisant connoître mon choix, on ap-

prendra à le respecter ; eh ! quel est le François qui pourra blâmer son Roi d'aimer celle qui réunit aux charmes de la beauté et de l'esprit, les qualités les plus admirables de l'ame. Oui ! elles seront les médiatrices entre mes sujets et moi, et la postérité, si inexorable pour les foiblesse des Princes, sera indulgente pour un amour dont l'objet justifie si bien l'excès où je me laisse emporter !.... Comment résister à des paroles aussi séduisantes, prononcées par le plus grand Roi de la terre, et par l'homme le plus aimable de son royaume ?

Depuis quelque temps Monsieur de Lauzun ne voyoit plus que rarement le comte de Guiche; l'amour n'a recours à l'amitié que lorsqu'il craint ou desire : quand il est heureux, il se suffit à lui-même ; mais au moindre revers il jette un regard inquiet au-

tour de lui, et cherche un appui pour résister à l'orage. Le Comte fit une imprudence assez ordinaire aux amans. Dans un de ces repas où l'absence des femmes bannit la réserve et la sobriété, et où la conversation roule communément sur l'amour, chacun se vanta plus ou moins de ses succès en ce genre : le Comte, animé par l'exemple, parla avec enthousiasme des charmes de celle qu'il aimoit; il loua sur-tout la beauté incomparable de ses yeux, en soutenant qu'un seul de leurs regards étoit plus flatteur et plus digne d'envie que toutes les faveurs des plus belles personnes de la Cour. Il prononça ces paroles indiscrètes avec une expression de joie et de fierté qui ne laissoit que trop présumer qui il avoit en vue. Les soupçons se changèrent en certitude pour celui qui y découvrit un moyen de

flatter et de se rendre utile au Prince. Les courtisans se nuisent constamment non par haine, mais parce qu'ils ne peuvent s'élever qu'aux dépens les uns des autres; aussi Monsieur ne tarda-t-il pas à être informé des propos du Comte, et on ne négligea rien de tout ce qui pouvoit l'irriter contre lui.

Dès ce moment, ce Prince, naturellement jaloux et soupçonneux, entoura Madame d'un grand nombre d'espions attachés sans cesse sur ses pas, et qui apprenoient à Monsieur tout ce qui se passoit chez elle. Malgré son penchant pour Monsieur de Guiche, elle n'osa hasarder de lui écrire, ni de lui parler; quelle souffrance, qu'une pareille contrainte pour un homme aussi amoureux que le Comte! . . .C'est alors qu'il imagina un de ces moyens dignes du temps de la chevalerie : il fit semblant de souffrir de la poitrine, s'abs-

tint de tous les plaisirs, se mit au lait pour toute nourriture, et parvint insensiblement à affecter une extinction de voix: il poussa la constance jusqu'à rester six mois dans cet état, sans qu'il lui échappât de dire un seul mot de sa voix ordinaire. Monsieur de Lauzun seul étoit dans sa confidence; son médecin même étoit trompé comme le reste de la Cour. Dans cette situation, il accoutuma tout le monde à l'entendre parler si bas, qu'il falloit nécessairement lui prêter une oreille attentive pour le comprendre, de manière que rien ne lui étoit plus facile que de dire à Madame tout ce qu'il vouloit; et pour n'élever aucun soupçon, il mêloit habilement parmi des choses fort tendres, des propos ordinaires auxquels les réponses se faisoient à haute voix, et trompoient ainsi tous ceux qui pouvoient l'ob-

server; les femmes, de quelque rang qu'elles soient, sont toujours infiniment flattées qu'on fasse pour leur plaire des choses extraordinaires et romanesques: Madame se prêta donc avec complaisance à cette ruse, et trouva ainsi le moyen de dédommager le comte de Guiche de toute la contrainte que son amour lui imposoit.

Un événement facile à prévoir depuis la mort de Philippe IV. père de la Reine, fit diversion pour quelque temps à toutes les galanteries de la Cour: le Roi éleva des prétentions à l'héritage des Pays-Bas, et résolut de soutenir ses droits par les armes. Tourmenté du besoin de la gloire, il quitta brusquement ce superbe Versailles, qu'à peine on venoit d'achever, pour habiter sous une simple tente: il s'arracha sans regret aux délices de sa

Cour; il fit plus, il triompha de lui-même, de son àmour, plus difficile à maîtriser que le reste, Monsieur de Lauzun et le comte de Guiche imitèrent un si glorieux exemple; avides de se distinguer sous les yeux de leur Roi, ils volèrent avec joie du sein des plaisirs aux combats, tant la gloire est chère au cœur des François: ils sauront mourir pour leurs maîtresses, mais ils ne lui sacrifieront jamais l'honneur de partager les dangers d'une bataille.

On sait avec quelle ètonnante rapidité Louis XIV, à la tète de trente-cinq mille hommes, fit la conquête de la Flandre; il entra dans Charleroi comme dans Paris; Ath, Tournay furent pris en deux jours; Armentières, Courtray, Douay se rendirent. Lille capitula après neuf jours de siège. Monsieur de Lauzun se cou-

vrit de gloire à ces différentes attaques : au siège de Courtray le maréchal d'Aumont le détacha avec cinq mille hommes ; il passa un fossé à la nage, et alla camper sur la contrescarpe de la citadelle, après s'être emparé de tous les dehors ; ce qui obligea l'ennemi à battre la chamade et à donner des ôtages. A la prise de Lille, Monsieur de Lauzun se signala par des actions plus glorieuses encore ; il s'empara d'une demi-lune, et força ainsi la garnison de se rendre ; il envoya son aide de camp avec les ôtages qu'il se fit donner le jour même de l'attaque au quartier général. Le Roi très-satisfait de sa conduite le fit relever de son poste, avant la fin de la capitulation, pour l'envoyer, accompagné de deux mille hommes de cavalerie, à Tournai joindre le marquis de Créqui, avec

ordre de marcher aux ennemis, qui s'étoient réunis pour secourir Lille.

Créqui apprenant que monsieur de Bellefonds étoit à portée de-là avec un corps particulier, voulut lui proposer de se joindre à eux; mais Monsieur de Lauzun s'y opposa, en l'assurant qu'ils étoient assez forts pour marcher seuls à l'ennemi, et que leur courage suppléeroit au nombre. Ils se mirent en route deux heures avant le jour. Au premier crépuscule ils attaquèrent les Espagnols; l'affaire fut long-temps disputée; les François furent renversés et ralliés à différentes reprises, et Monsieur de Lauzun trois fois pris, et trois fois dégagé, eut son juste-au-corps percé de dix coups d'épée, et sa botte coupée d'un coup de sabre. Brûlant de l'ardeur de vain-

ere, Monsieur de Lauzun fit mettre pied à terre à ses dragons, et leur donna ordre de se glisser le long de quelques haies pour prendre les ennemis en flanc, dans le temps qu'il les chargeroit en tête. Son aide-de-camp exécuta cette manœuvre avec beaucoup de courage et d'intelligence. Monsieur de Lauzun secondé par monsieur de Créqui, défit entièrement les Espagnols. Une quantité de prisonniers, parmi lesquels se trouva le Reingrave, le Lieutenant-Général de la Cavalerie, Don Antonio de Cordoue, et le Chevalier de Villeneuve, furent faits dans cette brillante action.

Tant de bravoure et d'intelligence dans un jeune homme qui à peine entroit dans la carrière de la gloire, remplit d'admiration toute l'armée; monsieur de Turenne n'hésita point

à le choisir parmi un grand nombre d'anciens officiers, pour commander dans Furnes, place ouverte de tous côtés, et au milieu des ennemis : le colonel du régiment de la Marine, offensé de cette préférence, refusa de servir sous ses ordres. Monsieur de Lauzun lui dit d'un ton très-poli, qu'il n'avoit point sollicité le commandement de cette place, mais il ajouta avec beaucoup de fermeté qu'étant chargé de la défendre, il devoit songer à lui obéir, sinon qu'il sauroit l'y forcer, et faire respecter les ordres du Roi. Le Colonel ne se rendit ni aux raisons, ni aux menaces ; alors Monsieur de Lauzun le fit arrêter, ainsi que tous ceux qui voulurent murmurer (1). Cette conduite plut extrêmement au

(1) Tous ces détails sont historiques.

Roi, qui l'en loua hautement en présence de tous ses généraux. Jamais Prince ne fut plus habile que Louis XIV à dire des choses obligeantes; jamais on ne composa mieux ses paroles, son sourire et même ses regards, il rendoit tout précieux par un choix et une majesté incomparables. On le citoit pour l'homme le plus naturellement poli de son royaume; mais sa politesse étoit mesurée à l'âge, au mérite, au rang. Ces nuances se remarquoient jusque dans sa manière de saluer et de recevoir les différens saluts à la tête des lignes, à l'armée, ou aux revues. On prétend même qu'il n'étoit pas insensible au plaisir d'entendre, le long des camps, les soldats admirer son air, sa grace, son adresse à cheval, ses différens travaux et ses dispositions habiles.

Il est certain que sa vigilance et sa prévoyance dans la guerre étoient admirables. Indifférent à toutes les fatigues auxquelles son corps robuste et bien conformé étoit merveilleusement propre, il supportoit sans peine le froid, la faim, la pluie et la chaleur; l'emploi de ses heures étoit déterminé par les circonstances; néanmoins il tenoit régulièrement ses conseils. A l'égard du cérémonial il étoit très-simple à l'armée. Le Roi mangeoit avec toutes les personnes d'une naissance à prétendre à cet honneur. A ses repas tout le monde étoit couvert, excepté lui; c'eût été un manque de respect, dont on eut averti sur le champ, de n'avoir pas son chapeau sur la tête (1).

(1) Historique.

Toute la Flandre conquise, Louis retourna à Versailles couvert de gloire, et écrivit à la Reine et à Madame de venir au-devant de lui. Il fit la route à cheval à la tête de son armée. Monsieur de Lauzun marchoit à côté de lui, lorsque tout-à-coup un nuage de poussière annonçant l'arrivée de la Cour, le Roi mit son cheval au galop pour s'approcher du carrosse de la Reine, qu'il accompagna jusques à Amiens, dont on étoit peu éloigné.

Ce n'est point dans la mollesse de la paix que l'amour a le plus de charmes ; ce sentiment qui paroît si tendre et si doux, s'exalte du bruit des armes ; la guerre lui donne quelque chose d'emporté et d'audacieux qui lui plaît naturellement. C'est de la main foible et délicate de la beauté que le courage reçoit sa plus belle récompense : il joint

le plaisir aux lauriers, et couronne dignement le héros qui vient de les cueillir, puisqu'il ajoute le bonheur à la gloire.

Il est sans doute des succès moins rares et plus parfaits que ceux qu'obtient le courage, mais jamais leur éclat n'est égal à celui de la valeur.

Quoiqu'il fut encore de bonne heure quand on arriva à Amiens, le Roi résolut d'y passer la nuit : la Reine, fatiguée, se retira, et ne vit personne; madame Henriette reçut le Roi et toute la Cour. Monsieur de Lauzun fut saisi de la joie la plus vive, en apercevant dans un grand cercle de femmes jeunes et brillantes, la princesse de Monaco. Quel triomphe de paroître aux yeux de celle qu'on aime, après avoir acquis un nouveau droit à son amour ! Comme cette fierté que donne la victoire rehausse tous les autres avantages !

Le Roi, avant l'arrivée de plusieurs officiers de l'armée, en parlant des succès de la campagne, prit plaisir à vanter et à faire l'éloge de tous ceux qui avoient fait des actions d'éclat. Lors qu'il sortit, Madame fit approcher Monsieur de Lauzun, et, avec sa grace naturelle, lui apprit comment le Roi avoit loué sa conduite; elle lui dit à ce sujet les choses les plus flatteuses. Monsieur de Lauzun répondit avec une noble modestie, en ajoutant que quand il seroit vrai qu'il eût fait au delà de son devoir, il se trouveroit puissamment récompensé en cet instant: en achevant ces mots, un regard furtif jeté sur madame de Monaco fut parfaitement compris par elle, ainsi que toutes les allusions délicates dont il se servit le reste de la soirée pour se dédommager de la con-

trainte qu'il se voyoit forcé d'imposer à ses transports après une si longue absence.

Le retour de Louis à Paris fut un voyage triomphal ; les peuples accouroient des provinces les plus éloignées pour voir passer leur Roi : les cris de joie et les acclamations se faisoient entendre de toutes parts : l'énivrement étoit géneral. En arrivant à Versailles les fêtes et les plaisirs succédèrent aux travaux et aux fatigues de la guerre. Jamais la Cour ne fut ni plus brillante, ni plus magnifique: siècle fécond en sujets adorateurs de leur maître ! tandis que les uns versoient avec joie leur sang pour le servir, les autres prodiguoient leurs talens pour lui plaire, et célébrer sa gloire.

Monsieur de Lauzun venoit d'être fait maréchal-de-camp à l'âge où c'est

un mérite d'aspirer à l'être un jour. L'amitié et l'équité lui donnèrent cette juste récompense pour prix de ses services, et l'envie même n'osa en murmurer.

FIN DU TOME PREMIER.

De l'imprimerie de B. Clarke,
Well-Street, Cripplegate.

L 82?(74

De l'imprimerie de B. Clarke,
Well-Street, Cripplegate.

L 82?(74

10/81

X/-/- 2 vol

① π^4, b^6, B-1[illegible]

② π^2, B-L^{12}, M^5

(1 lacks blan

T. & L. Hannas
22.3.82